

# Bulletin Communiste

ORGANE DU PARTI COMMUNISTE (S. F. I. C.)

142, Rue Montmartre, Paris

HEBDOMADAIRE

Le Numéro : 50 centimes

## SOMMAIRE

Le 5<sup>e</sup> Anniversaire de l'Internationale Communiste (*Boris Souvarine*). — Actes du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste. — La III<sup>e</sup> Internationale (*R. Albert*). — Souvenirs sur la Fondation de la III<sup>e</sup> Internationale (*Hugo Eberlein*). — Lénine et la question agraire (*P.*

*Miéciatsev*). — « Lui » (*E. Prébrajensky*). — L'Année Economique 1923 (*E. Varga*). — Le « Cours Nouveau » du Parti bolchevik ; Contre le Fractionnisme (*Pravda*). — L'Opinion des Militants. — Nos Crimes (*B. S.*). — A la veille de la Révolution (*A. Chliapnikov*).

## Le Cinquième Anniversaire de l'Internationale Communiste

**L**E cours précipité des événements ne laissera pas l'Internationale Communiste célébrer dans la solennité son premier jubilé. Le Congrès mondial pour ce cinquième anniversaire est reculé. Tous nos Partis communistes sont engagés à fond dans le travail absorbant ou dans des luttes acharnées. A peine si notre presse peut arracher à l'actualité pressante un lambeau de place pour le consacrer à la commémoration d'aujourd'hui.

La Russie révolutionnaire a créé la coutume des fréquents anniversaires : chaque événement mémorable, chaque institution originale de la république soviétique sont l'objet de fêtes qui prennent le caractère du stimulant et de la leçon. Les grandes dates de la révolution, les défaites de 1905 et les victoires de 1917, les étapes de la vie du Parti, les créations du prolétariat, les faits marquants des dernières années sont autant de prétextes à réunir des foules et à exalter leur ardeur au travail après leur ardeur au combat.

Christian Rakovsky, dans une allocution à ses camarades d'Ukraine, à la veille de les quitter pour rejoindre son nouveau poste de Londres, évoquait cette succession d'anniversaires et dégageait le sens profond de leur célébration. Nous sommes, disait-il, comme les hommes primitifs qui, chaque matin, saluent le soleil parce qu'ils ont douté de le revoir jamais après sa disparition dans le crépuscule... ; nous, après les journées que nous avons vécues, après nos années terribles de luttes et de sacrifices, nous sommes comme étonnés d'être vivants, de voir nos œuvres du-

rer et prospérer... ; et nous éprouvons le besoin de nous rassembler à chaque occasion pour nous dire : nous sommes là !

L'Internationale Communiste peut célébrer fièrement son cinquième anniversaire, elle aussi. Elle a tenu ses engagements : c'est tout dire. Elle a lutté sans trêve à l'avant-garde du prolétariat mondial. En cinq ans, elle n'a pu donner à la classe ouvrière la victoire mais elle lui a donné la certitude de vaincre. Elle est devenue sans conteste l'unique force ralliant les combattants de la révolution sociale.

Ce lustre écoulé, si riche de péripéties et d'alternatives dans la lutte furieuse des classes, si fréquemment éclairé d'espoir et assombri de revers, si ensanglanté de répressions, est aussi plein d'enseignements pour l'avant-garde consciente du prolétariat. Il faudra sonder les événements où l'influence communiste est intervenue, analyser le jeu des forces, apprécier notre rôle : nous en tirerons une expérience salutaire pour la Révolution.

Mais à l'heure où nous sommes, il ne nous est même pas loisible de dresser un bilan, — encore moins de fouiller ces dernières années. C'est à peine si nous pouvons hâtivement poser la question la plus urgente : *Où en sommes-nous ?* et esquisser un commencement de réponse.

Zinoviev, au dernier anniversaire de la Révolution bolchevique, avait renoncé volontairement aux phrases pompeuses d'usage courant dans ces sortes de circonstances : il préféra consacrer un article sévère à la situation de son Parti, faire une critique sérieuse et évoquer les tâches d'avenir. Nous suivrons ici

son exemple en essayant de nous rendre compte de l'état de notre Internationale.

La dernière année nous a été dure. Reconnaissons-le franchement. Notre Parti bulgare, un de ceux dont nous étions le plus fiers, a été vaincu dans une lutte meurtrière. Notre Parti allemand, dont les progrès sont pourtant considérables, a donné une grande déception à toute l'Internationale, avec ses erreurs d'Octobre. Notre Parti norvégien s'est coupé en deux. Notre Parti russe, le fondateur, le guide, le conseiller de toute l'Internationale, est divisé...

Voilà pour les traits les plus accusés de notre situation. Quant aux autres, on les connaît dans l'essentiel. Nos Partis de Pologne, d'Italie, de Yougo-Slavie et de Roumanie ont subi de sauvages répressions ; ils ont tenu le coup, ils subsistent, et ils croîtront rapidement aux premières circonstances propices ; mais l'illégalité les a réduits à un rôle restreint, sauf le premier, dont l'action a été remarquée dans les grandes grèves de l'an passé. En Autriche, en Angleterre et en Belgique, où se trouvent trois des plus fortes sections de la 2<sup>e</sup> Internationale, nos Partis sont extrêmement faibles, comme en Espagne. En Tchéco-Slovaquie, nous avons un très grand Parti mais qui n'a pas encore été mis à l'épreuve. Nos Partis scandinaves et des Etats baltiques, de Hollande et de Suisse sont stationnaires. Reste, pour l'Europe, notre Parti français.

C'est certainement un des plus importants de la nouvelle Internationale, l'importance s'évaluant non seulement par le chiffre des effectifs mais par la situation et le rôle politiques. Actuellement, il est hors de doute que nos ennemis mêmes considèrent le Parti Communiste français comme une force avec laquelle il faut compter et qui grandira dans les prochaines batailles. Nos succès seront conditionnés par une ligne de conduite juste, une cohésion intérieure solide, une activité toujours en éveil. Mais l'oubli ou la méconnaissance de ces conditions nous vaudraient des échecs, des crises, un fractionnement et peut-être pire. Or, il paraît que nous avons dans notre Parti des inconscients qui estiment que les choses vont trop bien et qu'il est temps de provoquer de nouveaux déchirements à des fins inavouables et encore inavouées. Les saboteurs du communisme nous trouveront sur leur chemin, cette fois encore, comme leurs prédécesseurs. Nous leur dirons deux mots, à la prochaine occasion. Pour l'heure, il suffit de constater que notre Parti est un des espoirs les plus légitimes de toute l'Internationale et qu'il dépend de lui de le justifier.

Hors d'Europe, l'Internationale Communiste a surtout étendu son influence en Asie. C'est un de ses traits originaux que de ne faire au-

cune distinction entre les races et d'avoir noué des liens solides avec les peuples opprimés des colonies. Il est impossible encore de se faire une idée exacte de la pénétration des idées communistes dans les masses innombrables des esclaves d'Asie et d'Afrique. Mais il est sûr que nous avons entrepris là un effort dont les répercussions seront funestes à l'impérialisme européen, et que la bourgeoisie redoute par-dessus tout.

L'avenir immédiat de l'Internationale Communiste dépendra pour une grande part de sa conduite à l'égard de ses trois principales sections, de Russie, d'Allemagne, de France, et aussi de l'attitude de chacune de ces sections. Notre devoir primordial est de chercher la ligne juste à adopter dans les affaires de nos trois grands Partis.

La « question russe » est certainement la plus ardue. Le seul de nos Partis qui soit au pouvoir ne peut pas se diviser sans qu'il se produise fatalement, au bout d'un certain temps, comme Zinoviev l'a bien expliqué, une compétition pour le pouvoir. Il importe donc de supprimer au plus vite les oppositions actuelles, et c'est *en atteignant leurs causes* qu'on y parviendra. La cause de la crise politique est dans la crise économique, et la cause de celle-ci est dans les méthodes défavorables de production. Produire, — tout est là. Produire à un prix exorbitant, inaccessible aux masses des campagnes et aux ouvriers, ce n'est pas produire. Pour rendre le Parti capable de venir à bout de ses difficultés économiques, il faut une pleine coopération de tous les membres ; c'est pourquoi la question de la « démocratie ouvrière » dans le Parti s'est posée, c'est-à-dire la possibilité assurée à l'ensemble du Parti de concourir à la solution des problèmes en jeu et à la direction de l'Etat.

Le Parti a bien compris l'urgence de réaliser cette « démocratie ouvrière » intérieure et le Comité Central a voté une résolution très nette dans ce sens. Nous conseillons à tous de relire cette excellente résolution (B. C., n° 51) que, pour notre part, nous soutiendrons de notre mieux. De l'application de cette résolution dépend l'avenir du Parti et de la Révolution russes.

Ce n'est pas tout. Dans les polémiques intérieures auxquelles se sont livrés nos camarades russes, il est arrivé l'inévitable, c'est-à-dire des excès et des appréciations injustes. Nous avons ici, quant à nous, montré ce qu'avaient de mal fondé certaines propositions de l'opposition, et certaines exagérations de la majorité. Nous avons jugé de notre devoir de défendre le Parti russe contre lui-même, de rendre justice aux uns et aux autres selon que les uns ou les autres étaient victimes de la passion de la lutte. Nous n'en démordrons pas.

Notre attitude n'a rien de la neutralité ; elle est dictée par la conscience de l'intérêt supérieur de la Révolution, lequel exige de tous ceux qui ont fait la Révolution de la continuer ensemble. Le rôle de l'Internationale doit être de maintenir l'unité du Parti russe, et pour cela d'écarter tout ce qui ferait obstacle au travail en commun. Lénine, dans les luttes de tendances, ne ménageait pas ses adversaires : mais il savait apprécier ce qu'il y avait de bon chez eux, il voulait que la majorité en fasse son profit et il ne négligeait rien pour assurer une bonne collaboration avec la minorité. Voilà l'exemple qui doit nous inspirer. Nous associer à des condamnations et à des repréailles contre la minorité serait rendre la crise irrémédiable. Nous ne ferons pas cette faute.

Enfin, s'il est compréhensible que les bolcheviks, entraînés par une certaine logique intérieure du combat, se livrent à des attaques injustes, il serait intolérable que ces attaques soient renouvelées dans le Parti français par des camarades qui n'ont pas l'excuse d'être échauffés par les coups donnés ou reçus. Le communiste français qui se permet de diffamer Trotsky en France est un irresponsable ou un fourbe. Que celui qui a le goût de cet exercice aille chez les « résistants » ou les dissidents, et au plus vite : on l'y accueillera à bras ouverts.

La « question allemande » est plus accessible aux militants français, en tant qu'elle porte sur les fautes commises dans le passé. Ce n'est pas révéler un secret que de dire que l'opinion de l'Exécutif, quand elle fut connue des principaux militants du Parti français, n'a fait en général que confirmer leur opinion sur les erreurs d'appréciation ou les fautes tactiques commises par les dirigeants du mouvement allemand. Le seul membre de la direction de notre Parti qui se posât en champion de la droite allemande, Treint pour ne pas le nommer, ne convainquit jamais aucun de nous. Nous sommes donc d'autant plus à notre aise pour approuver les thèses de l'Exécutif sur la situation du Parti allemand.

Si l'on examine de sang-froid le caractère des tendances allemandes, on constate chez la droite une propension à tout ramener aux raisons objectives, et chez la gauche l'inclination à donner le pas aux facteurs subjectifs, c'est-à-dire essentiellement à son tempérament révolutionnaire. Les raisons objectives sont importantes mais pas au point de décharger le Parti de ses responsabilités ! Les facteurs subjectifs, pour importants qu'ils soient, ne doivent pas nous conduire à des actions d'avant-garde se détachant de la masse. Lénine a montré à merveille que la supériorité des bolcheviks sur les S. R. et les mencheviks avait été

de savoir tenir compte du rôle subjectif des révolutionnaires, auquel les S. R. faisaient à tort une part exclusive, et des conditions objectives de la situation, qui hypnotisaient par trop les mencheviks. Il s'agit de trouver dans le mouvement allemand la ligne juste entre l'objectivisme et le subjectivisme excessifs. C'est ce que l'Exécutif a fait, tout en évoquant des questions d'ordre général qu'il faudra discuter à loisir.

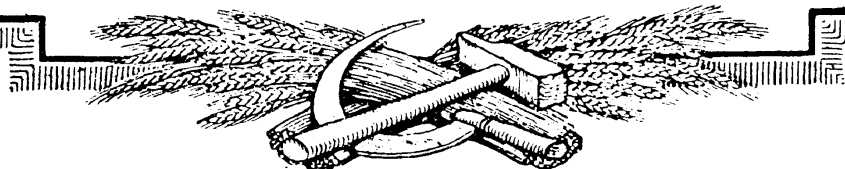
Quant aux perspectives de la révolution allemande, ce n'est plus une question allemande mais internationale. La situation économique de l'Allemagne dépend étroitement du déclin général du capitalisme, du sort du traité de Versailles, donc des rapports entre les Alliés, de l'intervention des Etats-Unis, etc. On ne peut traiter séparément le problème révolutionnaire allemand, vu sous cet angle : ce sont les perspectives générales de la révolution qu'il s'agit de tracer. Nous avons déjà rappelé que notre III<sup>e</sup> Congrès mondial l'a fait, et pour notre part, nous nous tenons au point de vue qu'il a formulé.

La « question française » a été résolue, il y a un mois seulement, par le Congrès de Lyon. Là encore, nous nous en tenons aux décisions prises, que nous trouvons toujours excellentes. Le danger de droite, qui existe chez nous comme partout, a été vigoureusement refoulé. Les raisons « objectives » invoquées précédemment par Treint comme par la droite allemande pour justifier les fautes de la Direction, ont été réduites à leurs justes proportions et les fautes condamnées. Le bureaucratisme, autre caractéristique classique de la droite, incarné précisément par Treint, a été dénoncé. Les erreurs dans la tactique du front unique, tendant à faire perdre au Parti sa physionomie propre, à lui faire renoncer à son initiative, à le subordonner à des groupements irresponsables, erreurs dont l'artisan a été précisément Treint, ont été répudiées. Ainsi, les principales manifestations de la mentalité de droite ont été très nettement perçues par le Congrès de Lyon qui les a enrayerées. Il n'y a qu'à persévérer dans cette voie.

Ce qui ne veut pas dire que nous n'ayons pas de grandes questions à résoudre qui sont encore intactes, non encore abordées parce que le Parti est encore trop à la merci des brouillons et des empêcheurs de travailler en rond. Il faudra s'attaquer au plus tôt à toutes ces questions si délaissées. De tous côtés, d'ailleurs, des camarades d'initiative les posent. Que le Parti se montre capable de les aborder toutes et de résoudre les plus pressantes : c'est la grâce que nous lui souhaitons en cet anniversaire de l'Internationale Communiste.

**Boris SOUVARINE.**

# ACTES DU COMITÉ EXÉCUTIF DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE



5 mars 1924.

A tous les Partis communistes !  
A tous les prolétaires !  
A tous les esclaves des colonies !

Cinq années se sont écoulées depuis que l'Internationale Communiste, la grande association internationale des travailleurs a été créée dans la capitale du premier Etat prolétarien. Fondée par des militants révolutionnaires dévoués jusqu'à la mort à la cause de la libération des travailleurs, elle est devenue une puissance imposable. Des millions de prolétaires suivent aujourd'hui dans les cinq parties du monde ses drapeaux rouges. Et les peuples des colonies, crucifiés par le capital européen et américain, se rassemblent, pour se libérer, autour de l'Internationale Communiste.

L'Internationale Communiste est née dans les ouragans de la guerre mondiale alors que flambaient les villes et les villages d'Europe, alors que des flots de sang coulaient sur les champs de bataille d'Europe et d'Asie; l'Internationale Communiste est née dans les fracas du canon, sous la cimeur des patriotismes bourgeois et des social-chauvins traîtres au socialisme, au bruit des chaînes imposées par le militarisme à la classe ouvrière vaincue. Elle a été dès sa naissance l'annonciatrice du soulèvement de tous les opprimés, le quartier général de la formidable armée du travail qui mettra un terme à l'esclavage capitaliste.

Cinq années se sont écoulées depuis sa fondation, cinq années pendant lesquelles le cours de l'histoire a été vertigineux. Aux périodes de flux et de reflux du flot révolutionnaire, l'Internationale Communiste est restée le poste d'observation du prolétariat, l'avant-garde inébranlable sur ses positions dominantes de l'armée internationale des prolétaires. Pour la

première fois dans l'histoire du mouvement ouvrier on a vu les travailleurs créer une organisation internationale, réunissant aux ouvriers des villes et des pays industriels, l'humanité des parias qui se réveillent dans les colonies. Pour la première fois dans l'histoire on a vu s'affirmer une ferme alliance dans l'action des masses du prolétariat révolutionnaire et de la pauvreté rurale privée de tous droits. Pour la première fois dans l'histoire le prolétariat d'Occident s'unit aux peuples opprimés de l'Orient. Pour la première fois dans l'histoire on voit le prolétariat ériger dans un grand pays une dictature qui, au prix des luttes les plus dures et les plus héroïques, au prix d'une implacable guerre civile soutenue par les ouvriers et les paysans, a repoussé victorieusement toutes les attaques du capital.

Le monde constate aujourd'hui que l'humanité est sur le seuil d'une nouvelle période de l'histoire et se prépare à ajouter à ses fastes une page nouvelle.

Hors de l'impasse d'une culture ruinée, effondrée dans la boue et le sang, hors du labyrinthe des conflits et des contradictions chaotiques résultant de la guerre, hors de la menace constante d'une nouvelle conflagration destructrice préparée par les cupidités de la bourgeoisie impérialiste, la classe ouvrière montre à l'humanité une voie nouvelle. Et l'Internationale Communiste est le guide de la classe ouvrière, l'organisatrice de ses forces collectives.

D'innombrables batailles et de grandes épreuves nous attendent encore. La bourgeoisie a pris ses positions sur les barricades. Nous voyons aussi à ses côtés, les renégats de la classe ouvrière corrompus par le capital. La social-démocratie, la II<sup>e</sup> Internationale, propagatrice de l'influence bourgeoise dans le mou-

vement ouvrier, continuent à débilitier et empoisonner l'organisme prolétarien.

La social-démocratie trahit et prostitue encore la cause ouvrière. La social-démocratie qui a, pendant la guerre, soutenu dans tous les pays, les gouvernements impérialistes et empêché les révoltes ouvrières, qui a signé la paix de Versailles, qui a assassiné Liebknecht et Rosa Luxembourg, qui compte les partis de Noske, de Wells, de Vandervelde, de Tchernov, est encore vivante ! Elle peut encore, quoique très ébranlée, tromper la classe ouvrière. Vaincre cet ennemi, en finir avec l'opportunisme, aider les masses arriérées à se débarrasser des derniers vestiges du respect des puissants de la terre, rassembler partout la majorité des ouvriers, telle est aujourd'hui la tâche essentielle de l'Internationale Communiste.

L'Internationale Communiste a montré par des actes qu'elle est aujourd'hui la seule puissance qui ose se dresser en face de la violence impérialiste. Seule elle a élevé contre l'abominable paix de Versailles, dont le socialiste Vandervelde est l'un des auteurs, une protestation énergique. Seule, elle s'est opposée au démembrement de l'Allemagne, à l'occupation de la Ruhr, aux violences impérialistes perpétrées aux Indes, en Irlande, en Egypte. Seule,

elle a mobilisé toutes les forces révolutionnaires contre les menaces de guerre. Seule, elle a démasqué les fourberies de la II<sup>e</sup> Internationale, les trahisons de ses chefs. Seule, elle a le droit de prendre la parole au nom des masses ouvrières qui veulent combattre, savent combattre et continueront à combattre pour la libération de l'humanité.

Notre organisation internationale a perdu en Lénine son chef génial, notre maître à tous, le meilleur de nos compagnons d'armes. Cette perte immense ne l'empêchera pas d'aller de l'avant car sa force est celle de millions et de millions d'hommes.

Le spectre du communisme s'est incarné. Il a maintenant le sang et la chair de la dictature du prolétariat. Il ne fait pas que planer sur l'Europe. Il plane sur l'univers. Jusque dans les régions les plus reculées de la planète, les opprimés déploient le drapeau rouge de la révolution communiste. La victoire de l'Internationale Communiste est inéluctable car nos drapeaux portent en lettres de feu :

Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

Moscou, 27 février 1924.

LE COMITE EXECUTIF  
DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE.

## LA III<sup>e</sup> INTERNATIONALE

Reportons-nous à l'an de grâce 1916.

Des millions d'hommes, les plus beaux de ce temps, entre vingt et trente ans, sont morts. Des millions d'autres, rongés par les vermines, abrutis par la discipline et la présence continuelle de la mort, le crâne taraudé par le cafard, attendent dans la puanteur des tranchées leur tour de mourir de quelque mort atroce. De tout le patrimoine humain de culture et de civilisation il semble que rien ne reste.

Le christianisme ? Catholiques et protestants vont à la boucherie conduits par leurs pasteurs. La science ? On lui doit les gaz toxiques, l'avion, le zeppelin, tous les perfectionnements de l'artillerie... Le socialisme ? Le socialisme était hier encore, jusqu'au 4 août 1914, la plus grande espérance, celle des travailleurs. Les socialistes allemands, français et anglais votent les crédits de guerre. Henderson est ministre de son roi. Vandervelde aussi. Guesde, Sembat, Albert Thomas sont ministres de l'oligarchie de financiers qui règne sur la 3<sup>e</sup> République française...

Des anarchistes même, Kropotkine, Cornelissen, Malato, prêchent « la guerre du droit contre

l'impérialisme germanique », l'enrôlement des révolutionnaires qu'ils ont formés dans les armées de Joffre, Nivelle, Foch, Douglas Haig — et du grand-duc Nicolas Nikolaiévitch...

Il faut se reporter en esprit à ces années de cauchemar pour concevoir toute la grandeur de la Troisième Internationale.

À l'heure même de l'irréremédiable faillite du socialisme, moins de trente jours après la trahison du prolétariat par tous les chefs reconnus de la II<sup>e</sup> Internationale, un obscur révolutionnaire réfugié en Suisse, chef d'un petit parti connu pour son intransigeance intraitable, écrivait :

« La II<sup>e</sup> Internationale est morte, vaincue par l'opportunisme.

La II<sup>e</sup> Internationale a rempli sa tâche utile d'organisation des masses prolétariennes pendant une longue époque de « paix » qui a été celle de l'esclavage capitaliste le plus dur, de développement capitaliste le plus rapide... À la III<sup>e</sup> Internationale d'organiser les forces du prolétariat pour l'offensive révolutionnaire contre les gouvernements capitalistes, pour la guerre ei-

vile contre la bourgeoisie de tous les pays, pour le pouvoir politique, pour le socialisme ! »

Lénine écrivait ces lignes dans le *Socialdémocrate* (russe) de Zurich, le 1<sup>er</sup> novembre 1914.

Dans toute l'Europe en délire du temps de guerre, ce révolutionnaire était peut être le seul homme qui discernât les chemins de l'avenir. Depuis près de trente ans il militait. Depuis plus de dix années il travaillait à la préparation de la révolution russe. Quand Plekhanov disait « la révolution russe vaincra en tant que révolution prolétarienne ou ne vaincra pas ! » Lénine, écartant le doute, affirmait : « La révolution russe sera prolétarienne et vaincra. » En 1906, quand l'écrasement de la première révolution russe par Nicolas II et l'argent français désemparait les socialistes russes, Lénine affirmait : « Une autre bataille est inévitable. Préparons-nous-y. » En 1915-1916 il allait à Zimmerwald et Kienthal, où venaient d'autres internationalistes cherchant à tâtons leur voie, il y allait, lui, « préparer la fondation de la III<sup>e</sup> Internationale ».

A peine l'autocratie russe était-elle renversée par le peuple de Pétrograd (le 27 février 1917) que Lénine, encore en Suisse, saluait dans le Soviet de Pétrograd un « nouveau gouvernement ouvrier, représentant les intérêts du prolétariat et des populations pauvres des villes et des campagnes », annonçait aux ouvriers russes « la deuxième étape de la révolution », la leur (*Lettre* publiée par la *Pravda* de Pétrograd les 21-22 mars 1917). — Et le 10 avril 1917, constatant le « krach de l'Internationale de Zimmerwald (1) » trop hésitante, centriste, il écrivait, déjà dans la tourmente de la révolution russe : « Il faut fonder la III<sup>e</sup> Internationale ! »

Le 5 mars 1919, au Kremlin, la III<sup>e</sup> Internationale était fondée. L'Internationale renaissait dans un pays de révolution, affamé, bloqué, en passe d'être assasiné. Ce pays a vaincu. L'Internationale a vaincu. En cinq années la III<sup>e</sup> Internationale s'est enrichie d'un passé révolutionnaire aussi riche en œuvres, en travail, en sacrifices, que celui des faux-socialistes réformistes et des rhéteurs libertaires en est pauvre...

Aux uns et aux autres, les communistes dressant le bilan de ces cinq années de labeur peuvent demander : Qu'avez-vous fait ?

— Avez-vous produit une œuvre nouvelle ? Avez-vous agi ? Où sont vos hommes nouveaux ? Où sont vos sacrifiés ?

Le vieux socialisme de toutes les compromissions continue avec Kautsky, Ebert, Noske, Vandervelde, Renaudel, Otto Bauer, Henderson. Ses plus grands succès sont électoraux. Ses victoires consistent à fournir des ministres aux vieilles royautés financières. Le vieil anarchisme répète

1) Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ici que les conférences de Zimmerwald et de Kienthal avaient été présidées par le socialiste suisse Robert Grimm, que Merheim, Naine, Martov (Zimmerwald), Brizén (Kienthal) et divers socialistes allemands et italiens tous aussi éloignés de toute doctrine révolutionnaire cohérente et de toute pratique révolutionnaire imprégnée d'esprit de suite y avaient participé.

ses vieilles formules, en y ajoutant, seule acquisition des dernières années, l'antibolchevisme. Ses fondateurs — qui furent grands — s'en vont l'un après l'autre remplacés par d'infimes calomnieux de la première révolution sociale des temps modernes...

La III<sup>e</sup> Internationale est née des révolutions de Russie et d'Europe centrale. Les insurrections ouvrières d'Allemagne, la révolution soviétique de Hongrie, plus récemment l'insurrection bulgare et la préparation révolutionnaire en Allemagne attestent quelles énergies elle canalise. Presque tous les pays d'Europe ont eu l'un dernier leurs « complots communistes » ; dans presque tous, des communistes sont encore emprisonnés ; dans plusieurs, le Parti communiste est illégal. Voilà pour l'action.

En ces cinq premières années d'existence de la III<sup>e</sup> Internationale, 11.000 prolétaires communistes ont été massacrés en Finlande par la réaction ; autant peut-être en Hongrie ; davantage en Allemagne ; quelques milliers en Bulgarie. L'Internationale garde le souvenir et continue la tâche d'une foule de grands morts. Lénine, Liebknecht, Rosa Luxembourg, Léviné, Ioguchès, L'américain John Reed, Raymond Lefebvre, Le japonais Sakai. Le martyr chinois Otto Corvin. Presque tous assassinés. Voilà pour le dévouement.

En ces cinq années la III<sup>e</sup> Internationale a inlassablement travaillé à la mise au point de ses méthodes et de ses doctrines. Il suffit de rappeler les travaux de ses congrès, le vaste labeur intellectuel des russes. Voilà pour la pensée.

Ce que veut réaliser la III<sup>e</sup> Internationale est profondément nouveau. Jamais encore il n'y a eu, au sein d'une société, pareille entreprise de démolition du passé.

Il s'agit de rassembler dans l'univers entier toutes les énergies réellement révolutionnaires ; de les élever à la conscience d'elles-mêmes ; d'en centraliser la direction pour qu'elles puissent dans les moments décisifs n'obéir qu'à une seule impulsion ; de les discipliner pour éviter les dépenses dangereuses des forces et assurer l'application de tactiques intelligentes ; de former, d'entraîner, d'instruire partout des révolutionnaires authentiques ; d'affronter partout, lucidement, fermement, l'âpre réalité que tant d'hommes préfèrent fuir dans le rêve ou accepter avec de lâches restrictions mentales...

Et certes nul communiste ne se dissimule les immenses difficultés de la tâche, l'insuffisance de nos moyens, l'imperfection de nos tentatives, la gravité de certaines erreurs, la légitimité d'une foule de critiques qu'on peut, qu'on doit parfois formuler...

Mais il reste qu'en ce declin de civilisation, au lendemain d'une guerre impérialiste qui a converti l'Europe de ruines, alors que se préparent d'autres conflagrations susceptibles de ruiner toutes les espérances humaines, le Parti communiste international est le seul à préparer pratiquement, sans doute un défaut, en dépit de tout, l'avènement d'une société nouvelle où le travail sera libre.

R. ALBERT.

## Souvenirs sur la fondation de la III<sup>e</sup> Internationale

Au Congrès de fondation du Parti Communiste Allemand, Radek nous apporta le salut du Parti Communiste Russe. Il parla de la Révolution russe et de Lénine.

J'étais assis à côté de Rosa Luxembourg. Je l'entendis exprimer son ancienne amitié pour Lénine et l'intention de prendre la parole dans la discussion sur la révolution russe. Elle se fit en effet inscrire parmi les orateurs. Par malheur une modification apportée à l'ordre du jour du congrès fit qu'elle n'eut pas l'occasion de prononcer son discours. Il faut le regretter. Tous ceux qui plus tard ont essayé de mettre en désaccord Lénine et Rosa Luxembourg eussent été privés à jamais de leurs arguments.

Ce congrès fit ressortir deux sortes de divergences de vues. Le Comité Central du groupe Spartacus voulait participer aux élections législatives. En dépit des efforts de Rosa, la majorité du congrès repoussa la participation aux élections. Le second désaccord avait trait à l'appellation du parti. Nous voulions le nommer *Parti communiste*. Rosa Luxembourg et Loguichès combattaient avec chaleur notre thèse. Ils voulaient que le Parti s'appelât *Parti socialiste*. La discussion se prolongea tard dans la nuit. L'argumentation de Rosa Luxembourg était à peu près celle-ci :

Le Parti communiste russe est encore seul dans l'Internationale. Les partis de la II<sup>e</sup> Internationale vont le combattre sans merci. Le devoir des communistes est d'arracher les partis socialistes de l'Europe occidentale à la II<sup>e</sup> Internationale pour fonder une nouvelle internationale révolutionnaire. Le Parti communiste russe seul n'y arrivera pas. Le fossé est profond entre lui et les partis socialistes occidentaux, surtout français, anglais et américain ; à nous, révolutionnaires allemands, de former le trait d'union entre les révolutionnaires de l'Est européen et les socialistes de l'Ouest, encore réformistes ; à nous de hâter la rupture de ces socialistes avec le réformisme. Nous nous acquitterons mieux de ce devoir en tant que parti socialiste. Si, par contre, nous nous présentons comme un parti communiste, notre liaison étroite avec les russes compliquera notre tâche en Occident.

Nous répondions à Rosa que notre devoir était, dans toute l'Internationale, de tracer une ligne de démarcation très nette entre nous et les partis socialistes de la II<sup>e</sup> Internationale :

que l'essentiel était, à l'heure où toutes les forces de la bourgeoisie mondiale et du réformisme se coalisaient contre le premier Etat révolutionnaire de nous ranger ouvertement aux côtés du Parti communiste russe. Au vote, Rosa Luxembourg fut mise en minorité. Par quatre voix contre trois — Paul Lévi s'était abstenu, l'appellation du Parti lui étant indifférente — il fut décidé que le groupe Spartacus s'appellerait désormais Parti Communiste d'Allemagne. Le Congrès approuva cette décision.

Deux jours plus tard, nous arriva, avec un gros retard, un message du Parti Communiste russe, qui avait voyagé par la Finlande, la Norvège et la Suède. Notre Parti était invité à se faire représenter à Moscou aux conversations préliminaires qui devaient avoir lieu sur l'union de tous les partis révolutionnaires.

Dans un entretien que j'eus alors avec Rosa Luxembourg, notre camarade me dit que « la création d'une nouvelle Internationale révolutionnaire qui s'opposerait nettement à la II<sup>e</sup> Internationale réformiste était absolument nécessaire. Mais que le moment n'en était pas encore venu, car l'existence d'une nouvelle Internationale révolutionnaire capable d'action était subordonnée à celle de quelques partis révolutionnaires en Europe occidentale ». La fondation immédiate de l'Internationale, alors qu'il n'y avait encore en Occident qu'un Parti Communiste — le nôtre — de formation récente ne ferait qu'affaiblir l'idée d'une Internationale révolutionnaire. Rosa Luxembourg souhaitait que je me rendisse à Moscou afin de faire connaître aux camarades russes que nous étions en principe d'accord avec eux, mais que nous propositions de différer la fondation de la nouvelle Internationale tout au moins jusqu'au moment où nous aurions formé en Europe Occidentale quelques groupes d'ouvriers révolutionnaires.

Quelques jours plus tard, Rosa Luxembourg tombait sous les coups des assassins.

A l'une des séances de notre Comité Central, au lendemain de l'assassinat de Karl et de Rosa, on discuta de la conférence de Moscou. Loguichès défendit avec chaleur le point de vue de Rosa Luxembourg. Le Comité Central fut de son avis et me désigna pour représenter notre Parti à Moscou. Deux jours après j'étais en route.

Je fis ce voyage parmi d'incroyables difficultés. La voie praticable passait par Wir-

ballen-Kovno-Vilna-Minsk. Mais, en Lithuanie, les blancs allemands se battaient contre l'armée rouge. Fortement retranchés à Kochadaris, un peu en arrière de Kovno, les Allemands tenaient avec acharnement. Je dus franchir deux fronts de guerre en de longues marches de nuit, tantôt à pied, tantôt en traineau. Les mitrailleuses crépitaient partout. J'arrivai cependant parmi les rouges. Leur enthousiasme fut indescriptible. J'étais le premier spartakiste arrivant d'Allemagne porteur d'un message de fraternité des travailleurs allemands.

A Moscou, les travaux commencèrent sans délai. Des délégués de petits groupes révolutionnaires étaient venus de différents pays. J'étais seul pourtant à pouvoir représenter un Parti Communiste, exception faite du Parti russe. Les délégués de trente-cinq pays étaient présents. Dans nos discussions qui avaient lieu le plus souvent dans le cabinet de travail de Lénine, on se demanda tout de suite si la conférence allait présider à la fondation de l'Internationale. Je fus le seul à me prononcer, conformément au mandat de mon Parti contre cette proposition. Les camarades russes, Trotsky, Boukharine et Rakovsky surtout, s'efforcèrent de me convaincre de la nécessité d'une action immédiate. Ils détruisirent un à un tous les arguments. Lénine décida finalement que, si le Parti allemand maintenait son opinion, la fondation de l'Internationale serait différée.

La conférence s'ouvrit au Kremlin, très animée, très enthousiaste. L'unanimité se réalisa sur toutes les thèses et résolutions. Les directives de l'Internationale Communiste, élaborées par Boukharine et moi, furent adoptées à l'unanimité. De même le manifeste *Aux prolétaires de tous les pays*, dont Trotsky avait rédigé la minute et qui avait été approuvé par une commission dont faisaient partie Trotsky, Lénine, Boukharine et moi. Les thèses de Lénine sur la *Démocratie bourgeoise et la Dictature prolétarienne* furent transmises au Bureau pour être sans délai répandues dans tous les pays. La conférence approuva en outre les thèses bien connues sur la *Situation internationale et la Politique de l'Entente*, sur les *Courants du Socialisme et la Conférence de Berne*, sur la *Terreur blanche*.

Pendant ces travaux, qui durèrent du 2 au 6 mars 1919, dans la petite salle du palais de justice du Kremlin, un télégramme nous apprit la proclamation de la République des Soviets en Hongrie et en Bavière. Ces grandes nouvelles supprimèrent toutes les hésitations. La question de la fondation immédiate de l'Internationale Communiste se posa sous un nouvel aspect.

Rakovsky demanda d'une voix ardente que

l'Internationale Communiste fût fondée sans plus attendre. Je me trouvai de nouveau seul ; je priai la conférence de bien peser les arguments du Parti allemand ; je soulignai quelle vaste tâche allait s'imposer à l'Internationale Communiste à un moment où il n'y avait encore, dans la plupart des pays, que des petits groupes épars d'ouvriers révolutionnaires. Je dis que nous pourrions accomplir nos devoirs, que nous risquerions de décevoir les travailleurs déjà profondément déçus par la II<sup>e</sup> Internationale. D'abord créer, dans les pays les plus importants, de fermes noyaux communistes, ensuite les unir internationalement !

Je me trouvais dans une situation des plus difficiles. Partageant sans réserve les sentiments et les opinions des autres délégués, souvent frappé par la justesse de leurs arguments, j'étais lié par le mandat de mon Parti.

Dans l'intervalle, j'appris l'assassinat de Léo Ioguichès. Lors du vote, je m'abstins et lus une déclaration par laquelle le Parti Communiste allemand se déclarait d'accord en principe avec le congrès, sur la fondation de la III<sup>e</sup> Internationale, et prêt à y adhérer.

Dès mon retour en Allemagne, notre Parti décidait officiellement son adhésion à l'I. C.

Cinq années de travail de l'Internationale Communiste ont maintenant prouvé que les raisons élevées en 1919 par le P. C. A. contre sa fondation « prématurée », n'étaient pas valables. Nous nous trompions. En ces cinq années, la III<sup>e</sup> Internationale a groupé sous ses drapeaux les travailleurs révolutionnaires de tous les pays. Dans les Etats les plus importants, de grands Partis communistes se sont constitués, auxquels le problème de la prise du pouvoir se pose parfois dès maintenant. L'I. C. et ses sections ont combattu avec succès les gens de la II<sup>e</sup> Internationale traîtres au socialisme et ont réussi à soustraire à leur influence les meilleurs éléments ouvriers révolutionnaires.

Communistes allemands, nous sommes, en ces années, demeurés fidèles à l'Internationale. Nous avons eu à soutenir les luttes les plus pénibles ; nous avons consenti les sacrifices les plus grands, nous avons tâtonné, nous avons trébuché, nous avons commis des fautes, non sans marcher pourtant de succès en succès. Petite poignée de militants au départ, nous sommes devenus un grand Parti, à la tête d'un mouvement de masses, assez puissant pour que la bourgeoisie et les social-traitres ne trouvent plus leur salut qu'à grand-peine. Et nous allons à l'avenir avec la ferme espérance, la ferme conviction qu'il nous sera bientôt donné d'ériger, en Allemagne, le pouvoir des ouvriers et des paysans !

Hugo EBERLEIN.



# Lénine et la question agraire

Bien avant la révolution de 1905, Lénine avait conçu l'idée de l'alliance du prolétariat et de la paysannerie. Il l'apporta aux révolutionnaires russes précisément au moment où elle était repoussée par le parti social-démocrate allemand, alors le plus puissant Parti de la 2<sup>e</sup> Internationale qui, jusqu'à ces derniers temps, s'en est tenu à cette tactique, évitant soigneusement dans ses congrès la question de la paysannerie.

Lénine n'a pas seulement posé directement cette question, il en a fait la pierre angulaire de son programme et de sa tactique. Avant comme pendant la révolution, il a veillé à ce qu'elle ne fût pas omise et à lui assurer une solution rationnelle.

Stratège émérite, d'une clairvoyance sans égale, il avait senti que le prolétariat gagnerait un allié puissant dans la révolution si le Parti adoptait une tactique juste à l'égard de la paysannerie et que, au contraire, il serait inmanquablement écrasé s'il se détachait de la masse rurale.

Lénine est l'auteur du programme agraire du Parti communiste. Il comprenait l'importance immense de ce programme pour la révolution russe. Et si le premier programme de la social-démocratie russe adopté au 2<sup>e</sup> Congrès fut, dans une large mesure, une adaptation du programme de la social-démocratie allemande, il n'en fut pas de même du programme agraire.

Néanmoins, ce n'est pas sur le programme lui-même que Lénine concentrait son attention ; organisateur supérieur, praticien éminent, il accordait toute son attention à la tactique. A maintes reprises, il a signalé l'obligation où l'on serait de reviser le programme agraire en dépendance de la marche et de l'envergure du mouvement révolutionnaire et paysan.

Dès le début de son activité, Lénine s'occupe de la création d'organisations paysannes spéciales pour le développement de la révolution et la consolidation de ses conquêtes. Déjà dans le premier programme agraire, écrit de sa main, il réclame la création de comités paysans. Il voit dans cette institution « un mot d'ordre pratique pour l'agitation et un moyen d'organiser le mouvement paysan et de le rendre conscient ».

Aussi, quoique imparfait et extrêmement restreint dans ses revendications purement agraires, ce programme était incontestablement imprégné d'esprit révolutionnaire.

Bien que le deuxième programme agraire adopté au 4<sup>e</sup> Congrès semblât renfermer des revendications plus sérieuses, il était équivoque et opportuniste. Elaboré sous l'influence des mencheviks, il avait perdu tout caractère révolutionnaire. Il confiait la réalisation de la réforme agraire aux zemstvos « démocratiques », c'est-à-dire aux fonctionnaires et aux propriétaires terriens et non à la paysannerie laborieuse.

Aussi ne satisfait-il nullement les révolutionnaires du Parti et Lénine continua de lutter pour la « nationalisation du sol », qui devait s'effectuer par les comités paysans.

Comprenant l'importance immense de la question agraire pour la révolution future, s'efforçant de donner au prolétariat et au parti bolchevik la ligne juste, Lénine, après la première révolution, travailla spécialement la question. Il en élaborait la théorie et la pratique lorsque la guerre le surprit en Autriche.

C'est pendant cette période qu'il écrivit ses meilleurs ouvrages sur la question agraire. Avec une attention particulière, il y critique la « municipalisation de la terre » dont il découvre le caractère petit-bourgeois réactionnaire. Le *Programme agraire de la social-démocratie dans la première révolution russe*, la *Question agraire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, les *Nouvelles données sur les lois du développement du capitalisme dans l'agriculture* sont ce qu'il y a de meilleur sur la question, en russe et dans toutes les langues.

Son dernier ouvrage : *Nouvelles données sur les lois du développement du capitalisme dans l'agriculture*, indique la méthode pour résoudre la question de la grande et la petite exploitation, qui avait fait couler des flots d'encre et que les travaux des révisionnistes et des théoriciens de la 2<sup>e</sup> Internationale n'avaient fait qu'embrouiller.

Ainsi donc, à la veille de 1917, Lénine posait déjà les fondements de la nouvelle théorie révolutionnaire qui devait être à la base du programme agraire de la future Internationale Communiste et que l'expérience de la révolution russe enrichit, féconda et relia indissolublement à la pratique.

A peine revenu de l'étranger, en avril 1917, Lénine, dans ses célèbres thèses sur la justice, consacre une attention particulière à la question agraire. Il préconise la mainmise immédiate sur la terre des grands propriétaires et sa répartition par les comités paysans, dont il avait déjà prévu dans les premières années du siècle le rôle immense. C'est par l'intermédiaire de ces comités et soviets de députés que la paysannerie exprima les revendications inspirant la première loi agraire du pouvoir soviétiste. C'est sur leur appui que fut basée la réalisation de la réforme agraire.

Homme d'action, praticien par excellence, Lénine édifie le programme et la tactique agraires non sur des théories abstraites, mais exclusivement sur la pratique et se guide constamment sur les desiderata de la classe ouvrière et de la paysannerie.

C'est dans ses rapports, dans ses conversations avec les ouvriers pétersbourgeois et autres, encore solidement rattachés au village, qu'il avait trouvé les grandes lignes du premier programme agraire. C'est dans les revendications de la paysannerie révolutionnaire en 1905-1906 qu'il prit l'idée de la nationalisation du sol, de la suppression de la propriété individuelle de la terre. Il écoutait avec la plus grande attention ce que disaient les députés paysans aux Congrès ou à la Douma d'Empire, piochait les procès-verbaux des Congrès de l'Union paysanne, le projet agrai-

re du groupe du « Travail » et tous les documents concernant l'état d'esprit et les revendications de la masse rurale.

De même en 1917. A peine le cahier des doléances paysannes eut-il paru que Lénine se mit à l'étudier avec ardeur et le prit pour guide. Il ne se laissa pas effrayer par l'esprit spécial aux s.-r. qui se dégageait de ces revendications. Il en comprit le sens révolutionnaire profond, les soutint, les incarna dans la première loi agraire et aida la paysannerie elle-même à les réaliser sous la direction des comités révolutionnaires.

« D'aucuns déclarent, disait-il au 2<sup>e</sup> Congrès des Soviets, que le décret lui-même et le cahier des doléances sont l'œuvre des s.-r. Admettons qu'il en soit ainsi. Quel qu'en soit l'auteur, cela n'a aucune importance... Nous devons suivre la vie, donner aux masses populaires l'entière faculté de déployer leur initiative... Nous croyons que la paysannerie elle-même, mieux que nous, saura résoudre la question... Que les paysans eux-mêmes décident, qu'ils organisent eux-mêmes leur vie... »

Cette confiance envers les masses populaires, cette foi en leur initiative, créatrice, cette méfiance envers le fonctionnarisme sont extrêmement caractéristiques de Lénine pendant toute la révolution. Lénine cherchait à savoir comment « les paysans eux-mêmes » concevaient la solution des questions les intéressant ; il les mettait en garde contre les décisions erronées, les dirigeait et ne cessait de répéter aux communistes et aux travailleurs soviétistes qu'il faut instruire les masses « en apprenant à leur école » comment gérer l'économie.

Foi en la faculté créatrice des masses et prudence dans la question agraire comme dans tout ce qui touchait l'économie rurale : tels étaient les traits les plus caractéristiques de ce révolutionnaire intrépide et irréductible. Même lorsque la question agraire pouvait déjà sembler résolue et que nous nous occupions de consolider nos conquêtes révolutionnaires et d'assurer la stabilité de la jouissance du sol, Lénine ne se départissait pas de la plus extrême prudence.

« Il convient maintenant (printemps 1922) de ne pas nous lier les mains par des prescriptions, des directives ou des règles quelconques tant que nous n'aurons pas rassemblé un nombre suffisant de faits de la vie économique locale et étudié suffisamment les conditions et besoins véritables de l'économie rurale. Ne permettons en aucun cas une réglementation superflue, irrationnelle, prématurée, non basée sur l'expérience, réglementation à laquelle pourraient être portées les autorités locales et qui serait actuellement ce qu'il y aurait de plus dangereux et de plus nuisible ».

En même temps, Lénine réclame l'élaboration du code agraire, qu'il fait adopter par le Conseil des Commissaires du Peuple et le Comité Exécutif Central Panrusse. Après sa ratification, il déclare que nous ne renoncerons jamais à le réviser et à le perfectionner, à accepter les amendements et rectifications qui y seront introduits par la paysannerie.

Tout en témoignant la plus grande sollicitude à la masse rurale, dont il comprenait parfaitement le rôle dans le mouvement révolutionnaire et la réalisation du socialisme, Lénine se rendait

parfaitement compte de son hétérogénéité et en tirait les conclusions appropriées.

Avant même la révolution d'Octobre, il exposait la nécessité de constituer une organisation spéciale des éléments prolétariens et semi-prolétariens de la campagne. Il soulignait que cette organisation était particulièrement opportune et indispensable à ce moment où il allait falloir réaliser la réforme agraire. De cette façon seulement, les paysans pauvres pourraient défendre leurs intérêts lors du partage des terres.

Après Octobre, il préconise l'organisation des comités de paysans pauvres, qu'il relie à la question pratique la plus urgente pour les masses ouvrières et les paysans besogneux : la question alimentaire.

Pour aider les paysans pauvres et les ouvriers émigrés des villes à s'occuper d'agriculture, Lénine préconise l'exploitation collective du sol. Il se rend parfaitement compte des difficultés de cette tâche, plus ardue que « le renversement du faible d'esprit Nicolas Romanov ». Mais il soutient avec ardeur les premiers essais de culture collective, s'y intéresse vivement et s'efforce de trouver des crédits afin d'en assurer la réussite.

Lénine accordait une grande attention à l'organisation des ouvriers agricoles. Considérant cette catégorie de prolétaires comme la plus ignorante, la plus retardataire et la plus opprimée, il exhorte dès 1917 les ouvriers industriels à aider les journaliers et tâcherons agricoles à s'organiser en syndicats.

Il comprenait que les ouvriers agricoles seraient non seulement un excellent appui pour le pouvoir soviétiste dans les campagnes, mais aussi les organisateurs de la grande agriculture. Déjà au début de la révolution de 1917, il indiquait qu'il fallait excepter du partage une petite quantité de grandes exploitations modèles, qui seraient cultivées par les journaliers sous la direction d'agronomes expérimentés.

Mais, dans l'organisation des domaines nationaux, il n'oublie pas les intérêts de la population rurale. Dans la loi sur les formes socialistes d'agriculture, il souligne que « les domaines nationaux ne doivent pas se tenir à l'écart de la paysannerie locale », mais être en contact étroit avec elle et lui venir en aide.

Tout en soutenant les paysans pauvres et en luttant par tous les moyens contre les *koulaks* et la bourgeoisie rurale, Lénine comprend le rôle de la paysannerie moyenne. L'attitude envers cette dernière est pour lui une question essentielle de la révolution et de l'organisation économique du village. Pénétré d'un esprit avant tout pratique, le discours qu'il prononce sur ce sujet au 8<sup>e</sup> Congrès du Parti est la meilleure analyse sociologique que nous ayons de la paysannerie. Aussi eut-il un succès énorme et fut-il répandu dans chaque village.

Nous avons perdu en Lénine le théoricien et le praticien de la question agraire, le créateur et le directeur de la révolution agraire et de l'organisation économique rurale.

Et pour ne pas dévier de la voie juste dans cette question si difficile, pour ne pas commettre de fautes dans le parachèvement de la réforme agraire, pour comprendre les tâches qui s'imposent à nous dans ce domaine, il nous faut étudier avec soin tout ce qu'a fait et écrit Lénine sur cette question.

P. MIECIATSEV.

# LUI

En ces jours de deuil où notre Parti et notre classe ouvrière, ployant sous la douleur qui les accable, songent uniquement à ce qu'ils ont perdu, peut-être conviendrait-il également de nous demander ce que nous avons reçu de Lénine et pourquoi nous avons eu Lénine. Consolant un ami de la mort de son fils, un philosophe grec lui disait : « Ne pleure pas parce qu'il a cessé de vivre, mais réjouis-toi parce qu'il a vécu ». Tâchons, mais aussi, de suivre ce conseil : non pas uniquement parce que nous nous en trouverons mieux, mais aussi parce qu'il est le plus rationnel.

La mort d'un génie : processus chimique dans le cerveau, dans le poumon, dans le cœur. L'apparition de ce génie, ou plutôt sa manifestation (de même que tout son travail) : processus organique aussi, mais rigoureusement déterminé dans ce qu'il a d'essentiel, et où le hasard n'a aucune part. Le génie de Lénine est le fruit de la nécessité historique, le produit du mouvement ouvrier mondial sur son secteur russe dans la période de décadence du capitalisme, produit ayant tous les traits spécifiques de son origine, mais caractéristique en même temps du mouvement ouvrier international tout entier. Lénine est devenu le chef de l'Internationale en même temps que notre révolution prolétarienne devenait le premier acte de la révolution sociale, que notre pouvoir soviétiste devenait la première citadelle de la dictature du prolétariat mondial.

Notre Union des Républiques Soviétistes est à la limite de l'Europe et de l'Asie. Elle ne se confond ni avec l'une ni avec l'autre. L'avant-garde de notre classe ouvrière est le produit du capitalisme européen qui, déferlant dans un pays neuf, y a édifié avec une rapidité extraordinaire des centaines d'entreprises formidables organisées selon les derniers perfectionnements de la technique occidentale. Notre ouvrier, c'est le jeune barbare loin de force que n'a pas encore corrompu la civilisation capitaliste, qui n'est pas perverti par le confort et le bien-être, miettes de la table des exploiters des colonies, qui ne s'est pas encore laissé plier au joug de la légalité et de l'ordre bourgeois. Il a pour ancêtres les paysans qui incendiaient les maisons et les récoltes des seigneurs, ceux que l'on fouettait dans les écuries des *pomiestchiks* et que l'on envoyait sur des radeaux avec l'as de carreau (1) dans les mines de l'Oural et de la Sibérie. Dans ses veines coule le sang des facieux qui, à l'époque de Stienka Razine et de

(1) Marque rouge cousue dans le dos de la casaque des forçats. — N. d. l. R.

Pougatchev, faisaient trembler le trône des tsars moscovites.

Notre ouvrier a commencé à haïr le capital et à le combattre avant de le révéler comme organisateur d'un régime économique supérieur à l'artisanerie : il a commencé à le mépriser avant d'avoir goûté à la culture bourgeoise et de s'y être attaché. Il ne ressemble ni au prolétaire d'Occident, dressé par deux siècles d'industrie manufacturière et capitaliste, ni au semi-prolétaire de l'Inde et de la Chine. C'est un type d'ouvrier spécial. Si l'on ne comprend pas ses particularités, on ne comprendra rien à ses œuvres merveilleuses, on ne saisira pas l'essence de ce phénomène sociologique qu'est le Parti bolchevik, on ne comprendra pas le chef qu'a formé notre classe ouvrière et qui a éduqué cette dernière durant les trente années de sa lutte politique. En effet, notre parti est un parti spécial et son chef et organisateur un chef unique au monde, un être auquel nul autre ne saurait être comparé.

Notre classe ouvrière avait en elle le révolutionnarisme, la spontanéité de la verte jeunesse à la discipline qui cimente les millions d'êtres que groupe le travail autour de la machine. En outre, elle était sous le joug de l'autocratie tsariste et la pression féroce d'un capitalisme semi-asiatique. La tâche historique de Lénine consistait à créer un Parti qui unit les avantages de la situation d'un prolétariat établi à la limite de l'Europe et de l'Asie aux conquêtes de la pensée marxiste d'Europe Occidentale : l'esprit révolutionnaire indomptable de l'ouvrier russe à la discipline du prolétariat européen et à son expérience de classe, fruit de deux siècles de lutte contre le capitalisme.

Le génie de Lénine résolut entièrement ce problème ainsi qu'une série d'autres qui se posèrent à notre classe ouvrière durant ses trois révolutions. Ce génie qui se déploya dans tout son éclat n'était pas seulement en l'occurrence le produit de la nécessité historique, mais cette nécessité elle-même incarnée dans l'action et la direction de l'action de millions d'êtres humains.

L'histoire avait imposé à nos ouvriers une tâche formidable. Ils devaient faire la première brèche dans la muraille du capitalisme affaibli par la guerre, édifier le premier Etat socialiste dans un pays rural par excellence et, avec l'aide de l'armée paysanne, défendre cet Etat contre le monde bourgeois tout entier. Cette tâche put être accomplie grâce à la situation exceptionnellement favorable qui permit à notre révolution prolétarienne de faire bloc avec l'insurrection paysanne et grâce aussi à la direction géniale de Lénine.

Le génie de Lénine indiqua au Parti la seule issue rationnelle : s'appuyer dans sa lutte contre le capitalisme sur l'alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie et, par une sage politique, assurer au prolétariat révolutionnaire, héroïque mais trop peu nombreux, l'appui de l'immense masse rurale.

Sous la direction de Lénine, aux journées d'Octobre, le Parti et la classe ouvrière, portés par la révolution agraire, font irruption dans le Palais d'Hiver et le Kremlin. Sous la direction de Lénine, le Parti, maîtrisant l'offensive automatique de la révolution d'Octobre, recule sur les positions de la paix de Brest afin de ne pas perdre contact avec son infanterie rurale qui se refuse à combattre. Sous la direction de Lénine, le Parti, après s'être orienté sur les Comités de paysans pauvres, s'oriente à son 8<sup>e</sup> Congrès sur les paysans moyens qui forment le principal contingent de l'Armée Rouge. Sous la direction de Lénine, le Parti, après avoir tâté les forces de l'impérialisme européen dans son offensive sur Varsovie, exécute une brusque volte-face ; il passe du communisme de guerre à la *Nep*, pour ne pas perdre la liaison avec ses réserves rurales et conserver au prolétariat la direction politique de la paysannerie.

D'après toutes les données objectives, la révolution prolétarienne avait 90 chances sur 100 de se faire écraser à un des nombreux tournants de sa voie. Le génie tactique de Lénine a consisté à la mener à la victoire par l'étroit sentier des dix chances restantes.

\*\*

Le génie tactique de Lénine était proportionnel aux dangers qui menaçaient la révolution et qui lui faisaient déployer toutes les forces de son intelligence, toutes les ressources de son esprit, toute son habileté contre les ennemis de la classe ouvrière. Emanation du mouvement ouvrier russe à ses débuts, Lénine en devint le chef génial pendant la période de la guerre mondiale et des trois révolutions. Né et éduqué à la frontière géographique de l'Occident et de l'Orient et à la limite historique de la révolution bourgeoise et de la révolution prolétarienne, il se consacra tout entier à cette dernière qui l'avait enfanté et en avait fait un génie, et qui le tua impitoyablement après en avoir épuisé à son profit toutes les forces vives.

\*\*

Dans son testament spirituel, dans ses articles sur « l'Inspection ouvrière et paysanne », Lénine lègue à notre Parti une tâche encore plus considérable que celles dont il s'est acquitté jusqu'à présent. Il nous demande, tout en conservant l'alliance avec la paysannerie russe pendant la période de trêve, de nous maintenir en contact étroit avec les peuples opprimés d'Asie et des autres continents, de

préparer ces peuples qui seront notre infanterie lourde, et de donner l'assaut à la citadelle du capitalisme mondial avec le concours de la majorité de l'humanité soulevée contre l'impérialisme.

Nous devons déployer toute notre énergie, tendre toutes nos forces pour exécuter le testament spirituel de Lénine. Faisant notre devoir, nous acquittant chacun de la tâche qui nous a été confiée par le Parti, nous ne devons pas oublier l'immense responsabilité historique que nous, Parti dirigeant de l'Union des Républiques Soviétiques, nous portons devant les masses opprimées du monde entier. Nous devons donner à notre jeunesse l'intelligence précise de la mission formidable qui nous incombe et dont l'accomplissement exigera une volonté de fer, une fermeté inébranlable dans les succès éventuels et les tournants difficiles, un sang-froid sans égal, l'héroïsme, l'enthousiasme sans lesquels rien de grand ne se fait au monde : en un mot, tout ce dont Lénine était l'incarnation et le modèle.

Lénine n'est plus. Mais les parcelles de son intelligence et de sa volonté qui résident en chacun de nous forment, rassemblées, la collectivité du Parti, qui doit continuer son œuvre, exécuter intégralement son testament spirituel.

\*\*

Lénine n'est plus. Nos ennemis exultent. Les plus sots d'entre eux n'ont pas hésité à identifier le bulletin de la santé de Lénine à l'état de la dictature du prolétariat dans notre pays. Les profonds connaisseurs de notre révolution, de notre classe ouvrière et de son Parti, qui roulent par les cabarets de Paris, de Berlin et de Prague et auxquels nos excès de discussion ont quelque peu remonté le moral, continueront maintenant avec une foi joyeuse à bâtir des châteaux en Espagne sur le triomphe de la contre-révolution dans la Russie privée de Lénine.

Avec ardeur, ils étudient l'histoire de la Révolution française et particulièrement la période de la réaction thermidorienne. Et plus ils l'étudient, moins ils comprennent le sens de notre révolution prolétarienne et la raison de sa puissance croissante.

Si, auparavant, ils ne cessaient de parler des dissensions intestines du Parti bolchevik, des rivalités violentes entre les chefs appelés à succéder à Lénine, quels ne vont pas être maintenant leurs cris de joie ! Les diplomates bourgeois, eux aussi, nous observent, cherchent dans l'histoire des exemples susceptibles de les aider à comprendre notre situation intérieure, et, de crainte de commettre une faute, traînent le plus possible en longueur la reconnaissance de la Russie. La mort de Lénine ne fera qu'accroître leur perplexité.

Mais il suffira de quelques semaines pour que les blancs voient s'évanouir leurs illusions

et que les diplomates européens qui diffèrent la reconnaissance de notre république jusqu'à l'« élucidation de la situation » comprennent leur erreur. C'est précisément à cette période où nos ennemis escomptent nos dissensions intérieures que nous manifesterons le plus d'unité, le plus de cohésion, le plus de discipline. C'est là chose si évidente pour tout communiste qu'elle ne saurait se prêter à la moindre discussion. Lorsque nous descendrons dans son caveau, sur la Place Rouge, le plus grand chef de la plus grande révolution qui ait jamais existé, notre Parti tout entier jurera en lui-même de renforcer encore son unité et de redoubler d'efforts dans sa lutte pour le communisme.

Et si l'on met cette unité du Parti, qui a

déjà accompli de si grandes choses et qui en a encore de plus grandes à accomplir, en regard des espérances vulgaires et stupides des blancs, on comprendra pourquoi ces derniers ont été défaits. Depuis que les génies des révolutions bourgeoises se sont transformés en ânes contre-révolutionnaires, l'histoire, au fur et à mesure que mûrit la révolution prolétarienne, les met au rancart. Ce ne sont pas eux qui dirigeront le monde au XX<sup>e</sup> siècle. C'est l'esprit de Lénine qui règnera sur le globe ; c'est aux léniniens qui combattent pour le pouvoir de la classe ouvrière qu'appartiendra le monde. Peu importe que le semeur arrive ou non jusqu'à la moisson ; il suffit que la moisson mûrisse.

E. PREOBRJENSKY.

## L'année économique 1923

L'année économique de 1923, la cinquième depuis la fin de la guerre mondiale, *n'a pas apporté à l'échelle internationale l'affermissement escompté du capitalisme*. La crise du capitalisme n'a pu être surmontée. Il s'est avéré cette année encore qu'une économie mondiale capitaliste unique n'existait pas plus qu'une conjoncture unique, avec cette succession périodique de crises et essors qui caractérise si bien le régime capitaliste.

Pendant qu'aux Etats-Unis la première moitié de l'année précédente fut caractérisée par une haute conjoncture de très grande intensité, la vie économique en Europe se trouve encore en état de crise permanente et n'enregistre que des changements de moindre importance qui varient avec les différents pays.

Le fait le plus significatif à cet égard, c'est l'accroissement du nombre des chômeurs qui a atteint à la fin de 1923, dans l'ensemble des pays d'Europe, un chiffre bien plus élevé qu'à la fin de 1922.

Ce fractionnement de l'économie mondiale en parties différentes se développant indépendamment les unes des autres, ne permet pas de tracer un tableau d'ensemble de toute l'économie mondiale. Il faut donc en examiner séparément les parties les plus importantes.

### La haute conjoncture des Etats-Unis

Le développement de la vie économique en Amérique, tout différent du développement économique de l'Europe, lui assure une place spéciale dans le monde capitaliste. Nous considérerons avant tout les Etats-Unis et le Canada, car l'Amérique du Sud nous offre par certains traits un tableau quelque peu différent.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les *Etats-Unis traversaient dans la première moitié de 1923 une période de haute conjoncture très accentuée*. Cette conjoncture arriva à son point culminant en avril et mai. La production atteignit à cette époque des chiffres qui dépassaient de 25 % ceux des meilleures années.

Vers le milieu de l'année, la conjoncture com-

mença à s'affaiblir, mais une crise ne se manifesta point. La production en général et la vie économique des Etats-Unis et du Canada continuent à garder leur caractère de haute conjoncture, sans que des signes clairs d'une crise imminente puissent être constatés.

Nous ne voulons pas dire par cela qu'on ne doit pas s'attendre à une crise prochaine. D'après les expériences de l'économie capitaliste, cela pourrait bien être le cas dans un temps pas trop éloigné. Des signes objectifs pour en faire le pronostic ne se font pas encore remarquer, pour autant que nous puissions juger de la situation.

Ce qui est d'un intérêt tout spécial, c'est que la haute conjoncture en Amérique se base tout à fait sur les besoins du marché intérieur. Les statistiques du commerce extérieur pour la plus forte période de la haute conjoncture — mars, avril, mai et juin — nous présentent un fait très caractéristique à cet égard. C'est le fort excédent des importations sur les exportations en des proportions presque sans exemple dans l'histoire des Etats-Unis.

Cependant, en même temps que la haute conjoncture commence à fléchir, les Etats-Unis voient, à partir de juillet dernier, leur bilan commercial devenir actif. La cause principale en est une forte diminution des importations et un certain accroissement des exportations. L'affaiblissement de la conjoncture a fait particulièrement sentir aux Etats-Unis la nécessité d'introduire moins de produits étrangers et d'exporter, en revanche, plus de produits américains.

### Les Etats-Unis et l'Europe.

Nous avons déjà montré dans un précédent article de quelle importance capitale pouvaient être les répercussions de la haute conjoncture des Etats-Unis sur l'économie européenne. Question d'une portée colossale pour ce vieux centre de l'économie mondiale capitaliste qu'est l'Europe. En d'autres termes : il s'agissait de savoir si les vagues de haute conjoncture qui déferlaient sur l'Amérique atteindraient également l'Europe,

si la haute conjoncture en Amérique se généraliserait dans tous les pays capitalistes.

Cette question à laquelle il y a un an et demi on ne pouvait encore donner une réponse satisfaisante, on peut, à ce qu'il me semble, y répondre maintenant en un sens négatif. La crise en Europe — comme d'ailleurs presque toutes les crises en régime capitaliste — est une crise de ventes. On ne pouvait attendre des effets salutaires de la haute conjoncture américaine sur l'Europe occidentale que si le bilan commercial des Etats-Unis avait continué à être passif d'une façon permanente, c'est-à-dire si les achats des Etats-Unis au marché mondial avaient dépassé pendant une période prolongée ses ventes à l'étranger.

Il est vrai que l'excédent des importations des Etats-Unis ne se composait qu'en infime partie des produits industriels de provenance européenne (fer, matériel de construction, etc.) car la plus grande partie des importations consistait en des matières premières que leur fournissaient des pays d'outre-mer. Mais c'est précisément l'accroissement des exportations de matières premières des pays d'outre-mer aux Etats-Unis et la diminution des exportations américaines dans ces pays, qui auraient rendu possible à l'industrie européenne souffrant d'une crise de ventes de vendre leurs produits dans ces pays. Le changement survenu dans le commerce extérieur des Etats-Unis a fait perdre cette chance à l'industrie européenne.

L'économie européenne se trouve donc dans la même situation qu'avant le début de la haute conjoncture américaine. Les chemins des capitalismes américain et européen semblent être séparés pour longtemps.

Les Etats-Unis continuent à faire solder leur excédent d'exportations et les intérêts de leurs capitaux investis dans les autres parties du globe, non en marchandises, mais en or. De février à fin décembre 1923, l'excédent des rentrées d'or a été de 261 millions de dollars. L'encaisse-or du trésor de l'Etat et de la Banque d'Emission contrôlée par l'Etat, qui a été au 1<sup>er</sup> décembre 1922 de 3.473 millions de dollars, se montait au 1<sup>er</sup> décembre 1923 à 3.771 millions. Le montant de la réserve d'or qui se trouve aux Etats-Unis est actuellement évalué à 4.168 millions de dollars, ce qui équivaut à une augmentation de 120 % depuis le début de la guerre. Les Etats-Unis possèdent déjà la moitié du stock d'or du monde, dont le montant est évalué à 8.500 millions de dollars. (Voir la *Gazette de Francfort* du 21 décembre 1923.)

L'exportation de l'or américain en Europe, que M. Hoover avait prédit pour l'année 1923, n'a pas eu lieu. Et on est obligé de poser la question : quelle chance peut-il encore y avoir pour les pays capitalistes de l'Europe de rétablir le change or, si les Etats-Unis continuent dans la même mesure à drainer l'or des autres pays ? Si le processus d'accumulation de l'or aux Etats-Unis continuait encore, les autres pays seraient au bout de vingt ans totalement dépourvus d'or.

L'accumulation de la moitié de l'or existant dans le monde, caractérise d'une façon symbolique le fait que le point de gravité de l'économie mondiale capitaliste se trouve de l'autre côté de l'océan.

## Le problème de l'économie européenne

En face de la haute conjoncture américaine, l'économie européenne en général a plutôt empiré au cours de l'année 1923. On constate une amélioration de la situation économique dans les pays neutres, amélioration qui se constate également dans une mesure plus modeste en France et en Italie. Au cours du dernier trimestre se sont également montrés en Angleterre les premiers indices d'une amélioration.

L'amélioration de la situation économique des pays voisins de l'Allemagne est principalement due à l'arrêt presque complet de la vie économique en Allemagne. L'occupation de la Ruhr a détruit la production dans cette province la plus industrielle du monde. La cessation de la résistance passive n'y a rien changé.

A cause de l'énormité des prix, l'arrêt de la production se généralise dans toute l'Allemagne. A la fin de 1923, on comptait dans toute l'Allemagne, occupée et non occupée, environ 3 millions et demi de chômeurs et plusieurs millions de chômeurs partiels. On n'a pas besoin d'être prophète pour prédire qu'au moment où la Ruhr et l'Allemagne en général recommenceront à produire, la conjoncture dans les pays voisins, France, Angleterre, Italie, Tchéco-Slovaquie, empirera de nouveau.

Le problème fondamental pour l'Europe occidentale consiste dans la liquidation de la « sur-industrialisation » due à la guerre. Si l'on voulait ramener ce phénomène à une formule simple, on pourrait dire qu'« il y a en Europe cent hauts fourneaux de trop ». En d'autres termes : est-il possible aux pays industriels d'Europe : Angleterre, Allemagne, auxquels s'ajoutent, depuis la fin de la guerre, la France, la Belgique et la Tchéco-Slovaquie, est-il possible à ces pays de nourrir leurs habitants par l'exportation de produits fabriqués et l'importation de produits agricoles et matières premières ?

La solution de cette question dépend de la capacité d'absorption de produits industriels du marché mondial. Comme dans les pays capitalistes plus jeunes, et surtout dans les colonies anglaises, un tel procès d'industrialisation a eu lieu pendant et après la guerre, que la Chine, le seul pays qui paraisse entrer en ligne de compte pour l'expansion de la production capitaliste, ne peut pour le moment être transformée en vaste colonie capitaliste pour des raisons politiques, et que la Russie soviétiste est également inaccessible à une expansion capitaliste du monde ancien, pour toutes ces raisons il n'y a guère de chances pour l'Europe occidentale de restaurer son économie d'avant-guerre. Le chaos économique en Angleterre fait disparaître toute confiance en un revirement possible.

## Confusion d'intérêts et d'idées en Angleterre

C'est, de tous les pays capitalistes de l'Europe, pour l'Angleterre, où la production capitaliste avait atteint avant la guerre le plus haut degré de développement, que cette question du rétablissement de l'économie d'avant-guerre se pose avec une acuité particulière. Les événements du dernier trimestre dans le domaine économique en Angleterre montrent dans quel embarras se trou-

ve la bourgeoisie anglaise, d'ordinaire si clairvoyante et si énergique.

Les courants économiques les plus différents et les plus opposés se sont manifestés. Le premier de ces courants tendait à la création d'un empire mondial anglo-saxon se suffisant à lui-même où les colonies et la mère-patrie liées les unes aux autres par des tarifs douaniers de préférence, n'eussent fait qu'un seul grand domaine économique. L'application logique de ce projet aurait nécessairement comporté l'augmentation considérable des droits de douane sur les produits alimentaires importés de l'étranger, car c'est sur cette base seulement qu'on aurait pu accorder un traitement de préférence aux colonies.

Ce projet a échoué par suite de la résistance des consommateurs anglais qui, aux dernières élections, ont repoussé les tarifs douaniers légèrement élevés sur quelques articles de consommation de second ordre et avec cela toute la conception d'un « empire britannique mondial se suffisant à lui-même ».

Le deuxième de ces courants, représenté surtout par les grands industriels anglais, tend à rendre l'industrie anglaise apte à affronter la concurrence du marché mondial au moyen d'une *politique financière d'inflation*. On put, en effet, constater ces derniers mois une dépréciation assez sensible de la livre sterling.

Le troisième courant, représenté par le capital commercial et défendu également par le Labour Party, croit à la possibilité de nourrir les habitants de l'Angleterre par l'exportation de produits industriels sous condition du rétablissement de l'ordre économique en Europe. Mais quant aux moyens à employer pour restaurer la production capitaliste normale, on ne nous a servi jusqu'à ce moment que des phrases d'une généralité abstraite.

Un quatrième courant, enfin, a tiré les conclusions de la désorganisation de l'économie mondiale capitaliste et préconise l'émigration, le développement de l'agriculture anglaise et le malthusianisme. Il renonce donc à la lutte pour reconquérir l'ancienne position de l'Angleterre sur le marché mondial.

Cette grande confusion de tendances dans l'économie anglaise aura très probablement pour conséquence d'affaiblir encore les liens qui attachent les colonies à la mère-patrie et de les rendre plus indépendantes de celle-ci. Ce qui arrive est donc précisément le contraire de ce que les impérialistes anglais se proposaient.

### Jusqu'où tombera le franc ?

La France se trouve dans une situation analogue à celle de l'Angleterre, avec cette seule différence que la base rurale sur laquelle s'appuie l'économie française est plus large et plus saine. D'autre part, l'état des finances en Angleterre est incomparablement meilleur qu'en France.

La « conquête » de la Ruhr a très peu changé les problèmes fondamentaux de la vie économique française. L'occupation de la Ruhr assure toutefois à la grosse industrie française l'approvisionnement en combustible. Mais on se demande où la grosse industrie française et celle de la Ruhr travaillant à plein rendement trouveront des marchés pour leurs produits.

Le marché naturel de l'industrie de la Ruhr, c'est l'Allemagne non-occupée. Aussi, la France

ne saurait-elle séparer économiquement la Ruhr de l'Allemagne, sans exposer la grosse industrie française à la concurrence désastreuse de la production de la Ruhr. Tous les beaux projets de participation de capitaux français à l'industrie allemande ne changeront rien, au cas où ils seraient réalisés, au problème fondamental commun aux grosses industries anglaise, française et allemande et qui consiste à trouver des marchés pour leurs produits.

Il est particulièrement caractéristique pour l'état actuel de décomposition du capitalisme que la grosse industrie française cherche à s'assurer des marchés par une restriction méthodique et permanente des exportations de la Ruhr, c'est-à-dire par la réduction de la production de la Ruhr qui en serait l'inévitable conséquence. Au lieu de chercher à élargir les marchés en augmentant la capacité d'achat des peuples dans une mesure correspondante à l'accroissement de la production, on essaie, par des moyens de pression politique, d'étouffer la concurrence et de rétablir l'équilibre par la réduction de la production.

Nous pouvons donc observer chez les capitalistes français une tendance à continuer de saboter la production de la Ruhr et à la renforcer dans des limites correspondant « à l'intérêt national de la France ».

L'occupation de la Ruhr s'est terminée, pour le moment, par une victoire politique, mais non point par l'affermissement économique de la France. La dépréciation rapide du franc, au cours des dernières semaines, le prouve suffisamment. Et elle continue. Mais si la confiance des marchés financiers internationaux est une fois ébranlée, la dépréciation du cours de la monnaie française peut aisément atteindre des proportions assez analogues à celle de la monnaie allemande naguère.

A cause du différend anglo-français qui s'aggrave de plus en plus, les travaux des conférences d'experts qui ont commencé ne donneront pas de grands résultats. La France souffrant de la situation créée par la dépréciation du franc continuera à chercher des compensations en Allemagne. Et avec la disparition en Allemagne du dernier espoir d'obtenir un emprunt extérieur, le cours du mark-rente perdra également sa stabilité actuelle. Ainsi le chaos en Europe semble devoir s'aggraver et amener vraisemblablement les groupes capitalistes à essayer une fois de plus de trouver une issue par la guerre...

Les perspectives de rétablissement de la production capitaliste « normale » en Europe sont donc, pour l'année qui vient de commencer, des plus incertaines.

E. VARGA.

G. ZINOVIEV

**N. LENINE**

Une brochure : 0 fr. 75

En vente à la Librairie de l'Humanité.

# LE « COURS NOUVEAU » DU PARTI BOLCHEVIK CONTRE LE FRACTIONNISME

*Nous commençons ici à publier la longue réponse de la Pravda à Trotsky, annoncée par nous dans de précédents numéros. Nous la poursuivrons sans discontinuer.*

Dans son article sur les groupements et les fractions le camarade Trotsky nous convie à « des efforts pour nous entendre les uns les autres », car, « nous avons le temps de nous emporter plus tard ». Trotsky prête, pour user de ses propres termes, « un caractère explicatif » à son article et s'attend à ce que nous arrêtions « avec calme et après avoir bien réfléchi » notre point de vue sur les questions en discussion.

Ces conseils sont par eux-mêmes excellents et fort utiles. Il est seulement à regretter que Trotsky en ait tiré si peu de profit pour lui-même. Car, s'il n'avait pas d'abord publié sa fameuse lettre (c'est-à-dire s'il ne s'était pas laissé emporter par un excès de zèle), s'il s'était efforcé de comprendre « avec calme et après mûre réflexion » le point de vue du C. C., il ne se verrait pas probablement dans l'obligation d'« expliquer » ultérieurement sa propre action et le parti aurait peut-être évité de tomber dans cette fièvre de discussion qui le fait trembler dans tout son organisme et mine sa santé.

Trotsky, contrairement à ses propres conseils, ne « s'empporte » pas pour la première fois. Et ce n'est pas non plus la première fois qu'il s'oppose « par emportement » au Comité Central. Lénine, dans sa brochure : *Encore la question syndicale*, a fait ressortir notamment « le danger que représente pour le parti l'action des fractions ». Lénine écrivait ceci sur l'attitude de Trotsky à cette époque :

« Pensez donc : après deux séances du C. C. élargi (le 9 novembre et le 7 décembre) consacrées à une discussion approfondie, longue et excessivement animée, du projet de résolution primitif de Trotsky... un des 19 membres du C. C. resté isolé parmi ses collègues, forme un groupe en dehors du C. C., présente « l'œuvre collective » de ce groupe comme une « plate-forme » séparée et recommande au congrès de choisir entre les « deux tendances en présence ».

L'histoire se répète, mais malheureusement, ce n'est pas toujours un vaudeville qui succède à la tragédie. Trotsky fait de nouveau traverser au parti une période critique.

— Pensez donc : après de longues discussions au C. C. après que la résolution du Bureau politique eut été adoptée à l'unanimité, un membre du Comité Central entre en scène en publiant un article sur « la nouvelle orientation », article qui élève des accusations graves contre le C. C. aussi bien que contre toute la vieille génération bolcheviste. L'opposition — ces démocrates vulgaires dont parle Trotsky sont du nombre — prend ces accusations à son compte et voilà une attaque préméditée qui se déclenche contre le C. C. Et, après tout cela, Trotsky, fort poliment, nous gratifie du conseil de ne pas nous « emporter ». « S'emporter », évidemment il ne le faut pas. Mais Trotsky, plus que tout autre, devrait s'en tenir à ce sage conseil, car son entrée en scène avec l'article qui déclenche une véritable tempête d'indignation dans les rangs fermes des bolcheviks, cette entrée en scène, deux jours après l'adoption à l'unanimité de la résolution du B. P. ne peut être attribuée, qu'à une initiative d'homme de fraction.

Nous faisons encore remarquer, à ce propos, que les représentants de l'opposition, le camarade Préobrajensky et autres, déclarèrent maintes fois, au cours des discussions du parti, que le C. C. s'opposait à porter la discussion dans des domaines pratiques et qu'il empêchait notamment que les questions économi-

ques fussent débattues. Maintenant, après la publication de la résolution du C. C., sur la question économique, nous nous trouvons en face d'une nouvelle action de Trotsky, relativement à l'ancienne résolution. Et voilà qui nous montre, une fois de plus, où il faut chercher celui qui « entrave » la discussion des questions pratiques. *Le Comité Central est ainsi obligé de jeter un coup d'œil sur le passé, car il est entravé dans ses efforts par l'irritation de fractionniste que manifeste Trotsky.*

## Le fond des divergences de vue

Dans la discussion actuelle on distingue un trait caractéristique : de nombreux camarades, surtout des jeunes, se montrent très désagréablement surpris des divergences de vues qui viennent de se produire d'une façon inattendue. Cela s'explique surtout par le fait que la plupart de ces divergences n'avaient pas été portées auparavant devant l'opinion du parti. Tant à l'époque où le camarade Lénine prenait part à la direction du parti que plus tard, les différends, qui surgirent à maintes reprises entre la majorité du C. C. et Trotsky, avaient été réglés au sein même du C. C. Le C. C. dut agir de la sorte et il eût raison de le faire, car il épargnait ainsi au Parti des déchirements inutiles que les luttes de fractions auraient sûrement provoqués. D'autre part, les divergences qui étaient sorties du cadre du C. C. (la paix de Brest-Litovsk, la discussion syndicale, ne furent plus mentionnées et les fautes de plusieurs camarades, dont Trotsky, ne furent pas soumises à une analyse critique. Cette façon d'agir offrait sans doute des désavantages, qui se font surtout remarquer en ce moment où Trotsky porte les divergences qui s'étaient produites au sein du C. C. devant la masse du Parti, en faisant de la sorte l'objet de discussions publiques. Nombreux sont ceux qui ne voient pas clair au fond des questions litigieuses. Il est donc nécessaire d'expliquer avec patience les choses sous leurs aspects vrais et, d'autre part, de prendre position vis-à-vis de ces questions « avec calme et après mûre réflexion ».

Après la Révolution d'Octobre, notre Parti a traversé trois crises : celle de Brest-Litovsk, celle qui a éclaté au sujet de la question syndicale et celle d'aujourd'hui. A toutes ces étapes de l'histoire du Parti on retrouve Trotsky. En examinant cette question, « avec calme et en y bien réfléchissant », il faut s'efforcer de ramener les erreurs consécutives de Trotsky à leur cause. C'est au cas seulement où nous découvrons l'origine de ces erreurs que nous serons en mesure de mettre au point les déviations qui sont les conséquences inévitables des conceptions erronées d'autrefois.

Passons à la question de la paix de Brest-Litovsk. En quoi consistait, sur ce point, l'erreur de Trotsky et des « communistes de gauche » ? En ce que Trotsky se laissa emporter par la phrase révolutionnaire, par un projet qui se montrait très beau sur le papier. Les adversaires de la paix de Brest-Litovsk possédaient ce projet merveilleux, mais ils ne voyaient pas la dernière réalité que le génie de Lénine voyait avec une si prodigieuse clarté. Et surtout ils ne voyaient pas les paysans qui ne voulaient et ne pouvaient pas combattre.

Et maintenant à la question syndicale. Par quoi s'explique, au sujet de ce problème, l'erreur de Trotsky et d'autres camarades ? Par la même raison. Ils avaient un excellent plan de production comportant la fusion des syndicats avec l'appareil de l'Etat, leur épuration (« en les secouant ») et l'adaptation de leurs fonctions à la « démocratie de la production ». Ce plan s'est prouvé utopique, malgré les précisions et la clarté des formules.



Et pourquoi en fut-il ainsi ? Pour la raison que cette ligne politique était absolument contraire à l'état de choses réel.

A l'époque de Brest-Litovsk, les paysans — le groupe le plus important de la population — criaient : « La paix à tout prix ! » Il fallait se reposer, coûte que coûte, pour reprendre haleine. Mais Trotsky et les « communistes de gauche » exigèrent une guerre révolutionnaire ou bien essayèrent de nous octroyer une formule vide de sens et qui disait : « Ni guerre, ni paix. »

A l'époque de la discussion syndicale, le pays exigeait la rupture des liens du communisme de guerre qui entravaient l'épanouissement des forces productives. En revanche, on venait nous recommander de mettre un frein au développement des syndicats. Il s'agissait donc, là aussi, d'un manque de compréhension, aussi bien en ce qui concerne les besoins réels du pays que l'état d'âme des masses paysannes. Mais, sans tenir compte de la psychologie de la population rurale, le prolétariat serait incapable de gouverner le pays.

Nos divergences actuelles avec Trotsky peuvent être ramenées à la même cause. Ces divergences ont toujours existé. Elles existaient auparavant, lorsque Trotsky attribuait toutes fautes au manque de travail méthodique. C'est ce qui, d'après son avis, a précipité le pays dans la « catastrophe », mot dont il se servait obstinément et avec méthode pour accuser le C. C.

Il va de soi qu'une « catastrophe » n'existe que dans l'imagination surchauffée et fractionniste de Trotsky. Il va de soi qu'aucun des membres du C. C. ne peut objecter quoi que ce soit à un perfectionnement des méthodes de travail. Le C. C. était toutefois d'avis que Trotsky exagérait énormément les choses. Il était également d'avis que le plan de notre politique économique, pour qu'il soit réel et ne reste pas sur le papier, doit être élaboré avec une extrême prudence. Le C. C. n'a pas fait sienne l'opinion de Trotsky d'après laquelle il fallait établir la « dictature de l'industrie », car, comme nous l'apprenons de Lénine, nous étions obligés, et le serons encore bien longtemps, de recourir à l'économie paysanne, cela étant l'unique moyen de sauver l'industrie et de créer une base solide à la dictature du prolétariat.

Voilà l'origine des divergences actuelles. On se demande si ce n'est pas l'ancienne erreur qui n'a change que de forme.

C'est bien le cas cette fois encore. Nous voyons la même exagération de la valeur des plans, sans que les projets préconisés eussent été suffisamment adaptés à l'état de choses existant. Nous constatons également l'appréciation insuffisante du rôle des paysans.

L'origine de toutes les erreurs de Trotsky réside dans la déviation du léninisme. Car Lénine a apporté dans le marxisme du nouveau, en posant dans la théorie — et en la tranchant dans la pratique — avec une grande netteté, la question de l'union de la « révolution prolétarienne avec la classe paysanne », question qui impliquait celle des rapports entre la classe ouvrière et les paysans et leur alliance économique et politique.

Cette déviation du léninisme qu'on peut observer chez Trotsky s'explique par tout son passé et l'opinion spéciale qu'il se forme de la marche de la révolution. Il est inutile de se mettre en colère, parce qu'on fait des allusions à ce passé, la discussion ayant une fois revêtu ce « caractère explicatif » particulier. Il faut traiter la question « avec calme et après mûre réflexion » et s'efforcer, en effet, de la pénétrer jusqu'au fond. Trotsky avait déclaré bien des fois avec une grande franchise et un grand courage que c'est « en luttant » en son for intérieur qu'il était venu à Lénine. Evidemment, il ne s'y était pas décidé sans réserve...

### Questions d'organisation

C'est chose connue dans la politique, que des déviations de la ligne correcte dans les questions fondamentales sont d'habitude accompagnées de déviations correspondantes dans une série d'autres questions, qui

sont dans notre cas d'une importance essentielle pour le destin du parti prolétarien.

Dans notre discussion actuelle, et en lisant le dernier article de Trotsky, nous pouvons observer comment la fraction des camarades Trotsky, Sapronov et Prékobrajensky s'écarte plus ou moins du léninisme dans les questions ayant trait à la vie intérieure du parti.

Quel était le principe général d'organisation du parti bolchevik ? Ce parti se distingua toujours des autres par son unité et sa discipline. Il existait, vu les principes qui lui servaient de base d'organisation, une ligne de démarcation très nette entre notre parti et les partis opportunistes. S'étant formé et développé dans la lutte contre l'opportunisme, notre Parti est devenu une organisation forgée d'une pièce. Notre parti n'a jamais été et — nous l'espérons — ne sera jamais une fédération de groupements, fractions et courants dont l'action résulte d'accords conclus de temps à autre.

Chez les mencheviks, les socialistes révolutionnaires et dans les autres partis au « cœur large », il existait, contrairement aux bolcheviks « intolérants » et au « cœur étroit », une liberté d'opinion et de critique et une liberté des groupements et des courants poussées jusqu'à l'extrême. Il n'y a pas longtemps encore, au procès des socialistes-révolutionnaires, nous entendîmes les accusés se vanter de leur tolérance. Ils avaient dans le parti un groupe qui soutenait les blancs, ils avaient un « centre administratif », puis une gauche, un centre tout court, etc., en un mot, un échantillon de toutes les nuances politiques. C'était le même cas chez les mencheviks. Mais notre parti a réussi à anéantir ses ennemis parce qu'il constituait une troupe disciplinée de combattants réunis par l'unité de volonté et d'action et dont la structure était telle que toutes les opinions différentes convergeaient vers une direction unique, sans diviser le parti en des fractions qui se combattent et s'affaiblissent l'une l'autre.

Si, maintenant, nombre de camarades, Trotsky à la tête, renoncent à cette tradition de l'organisation, ils renoncent par là même à la tradition d'organisation du léninisme. Certes, on peut se moquer des traditions, de celle du léninisme, mais il faut le faire franchement et sans dissimulation. Certes, les traditions ne sont pas de durée éternelle. Mais en ce cas, il faudrait expliquer, préciser et prouver, pourquoi cette partie du léninisme serait devenue un anachronisme. Nous sommes convaincus que le léninisme est resté vivant dans toutes ses parties, car notre parti se trouve toujours à un poste avancé, entouré d'ennemis, ce qui l'oblige à garder jalousement son unité.

Le bolchevisme a toujours très hautement apprécié et apprécié encore l'appareil du parti. Cela ne veut pas dire qu'il serait aveugle à ce point de ne pas voir les faiblesses de l'appareil, y compris son bureaucratisme (Nous en reparlerons plus tard). Cependant, le bolchevisme, c'est-à-dire le léninisme, n'a jamais juxtaposé le parti à l'appareil. Ce serait, au point de vue bolchevik, une ignorance absolue, car il n'y a pas de parti sans appareil. Supprimez l'appareil du parti, et vous verrez ce dernier se transformer en un conglomerat incohérent de masses humaines. Par contre, les mencheviks manifestaient toujours un mépris soi-disant « démocratique » pour les « petits comités » et le « jacobinisme » des bolcheviks. Sous le couvert de défendre l'« indépendance » de la masse du parti contre l'appareil, les mencheviks n'ont défendu que l'opportunisme des « politiques ouvriers », petits-bourgeois « au cœur large » contre l'organisation et la discipline prolétarienne du bolchevisme.

On peut et on doit combattre avec la plus grande passion des faiblesses de l'appareil, dans lesquelles se reflète le malaise du parti, mais opposer le parti à l'appareil, c'est s'écarter, là aussi, du bolchevisme.

Dans les questions relatives à la vie intérieure du parti, la question de la direction du parti, des « chefs » en un mot, des instances centrales du parti, a toujours joué un grand rôle. Les bolcheviks n'ont jamais joué avec le mot de démocratie, mot souvent vide de sens, propre à dissimuler un manque de principes. Lénine nous apprend à reconnaître le rôle dirigeant du groupe initial de notre parti qui avait acquis de riches

expériences dans la lutte. Certes, il avait également l'habitude de railler cruellement les « vieux fous » qui n'étaient pas capables d'adapter les enseignements du passé aux exigences du présent. Mais il nous mettait en garde contre le « jeu » à la démocratie formelle qui assigne aux instances centrales des fonctions purement exécutives et où le parti est en proie à une démagogie effrénée. L'action du bolchevisme a tenu pleinement compte de l'état de choses existant. Et s'il se trouve maintenant des camarades qui élèvent, d'un cœur léger, des accusations stupéfiantes et ridicules, c'est qu'ils ne comprennent pas le rôle et l'importance des instances dirigeantes du parti. La encore ils s'engagent dans un chemin qui s'éloigne du bolchevisme.

Cette question est étroitement liée à celle de la vieille génération bolchevique. Sous ce rapport, nous voulons seulement mettre en relief les signes caractéristiques des tendances qui se manifestent dans le point de vue des camarades Trotsky, Préobrajensky et Sapronov. Nous examinerons plus loin ces tendances, en nous en tenant aux déclarations de ces camarades, et surtout à celle de Trotsky. Un examen objectif et critique des articles de Trotsky sera d'une grande valeur pour notre discussion. Seulement, il ne faut pas « s'emporter », si nous relevons, ça et là, des tendances anti-léninistes. Il faut, au contraire, prouver qu'elles n'existent pas. Mais, malheureusement, elles existent, et tout le parti verrait avec plaisir si un échange de vues calme et objectif faisait disparaître ces tendances, et si l'unanimité était rétablie à la base des principes politiques et d'organisation du léninisme, ayant fait leurs preuves dans la vie pratique.

### Monopole de la démocratie et fractionnisme

« Nous assistons — écrit Trotsky dans son dernier article sur les groupements — à une nouvelle offensive de l'appareil du Parti, qui, en regard à des manifestations de l'esprit de fractions, interdit catégoriquement toute critique de l'ancienne orientation, condamnée sous toutes les formes, mais non encore liquidée. »

— « Il faut à nouveau réajuster le couvercle. Des douzaines de discours et d'articles prononcés et écrits contre le fractionnisme ne contiennent que cette sagesse à courte vue. » — « La partie la plus active du vieil appareil du parti est profondément convaincue de l'erreur de la résolution du C. C. » — « Ah ! la bureaucratie frénétique... c'est précisément dans ce camp que s'élevaient des voix qu'on ne saurait qualifier que de provocatrices. C'est précisément dans ce camp qu'on a le courage de déclarer : nous ne craignons pas la scission. C'est justement les représentants de ce groupe qui flottent et recherchent dans le passé (est-ce une allusion à Guesde et à Vaillant ? *N. d. l. R.* de la *Pravda*), tout ce qui est de nature à rendre le ton de la discussion plus acerbe. Ce sont eux qui font revivre, par leurs articles, le souvenir des anciennes luttes et des anciennes scissions, pour préparer lentement et sans qu'on s'en aperçoive l'esprit des militants à l'éventualité de cet énorme crime, de ce suicide que serait une nouvelle scission. »

C'est de cette façon que caractérisait Trotsky — pourquoi se le dissimuler ? — la ligne officielle du C. C. Etant donné que le C. C. a miné le pays et qu'il s'est engagé dans le chemin des Kautsky et des Bernstein, pourquoi ne nouserait-il pas le projet diabolique de préparer une nouvelle (?) scission du parti ? (Et qu'est-ce que l'ancienne scission ? Celle qui nous se para des mencheviks ? Était-elle donc si condamnable ?). Trotsky s'emporte évidemment et n'apprécie pas les faits à leur juste valeur — ou, pour être plus précis, il ne les discerne pas bien. Il répète, par là, la faute qu'il commettait déjà lors de la discussion de la question syndicale. Entre autres exagérations fractionnistes de Trotsky, Lénine nous montre sa préférence pour les accusations élevées à la légère. Voilà ce qu'écrivit Lénine à ce sujet :

« La thèse XI (il s'agit des thèses présentées par Trotsky, *N. d. l. R.* de la *Pravda*) contient quelque chose de merveilleusement habile et qui est aussi pro-

bant que pratique, quelque chose — comment faire pour s'exprimer avec la plus grande politesse ? — quelque chose comme une « allusion » et qui dit que la « majorité des fonctionnaires syndicaux » n'a reconnu la résolution du IX<sup>e</sup> Congrès que pour la forme. »

À présent, ce n'est plus par « allusions », mais par accusations précises que l'on procède. (Le Comité Central serait, malgré sa propre résolution, convaincu de l'erreur de la nouvelle orientation et ne penserait qu'à mieux fermer le « couvercle », etc.). Mais qu'on nous montre des faits : Qu'on nous fasse voir la moindre preuve, car ce qu'on croit lire dans les cours d'autrui n'en est pas une. Les faits démentent catégoriquement les déclarations de Trotsky et de toute l'opposition. Trotsky prétend, entre autres, que la discussion a été entravée. Où ? quand et par qui ? Ne participons-nous pas, juste en ce moment, à une discussion qui, par son ampleur et son ardeur, est sans précédent ?

Trotsky a-t-il vu se produire un cas où toute critique de l'ancienne orientation fut « interdite » en regard « à des manifestations de l'esprit de fraction » ?

Ce sont la vraiment des accusations monstrueuses. Nous ne connaissons pas un seul membre du Comité Central qui, au cours des discussions, ne se fût pas déclaré solidaire de la critique de l'« ancienne orientation », critique que contient en premier lieu la résolution du C. C. Trotsky ne pourrait pas nous nommer un seul membre du C. C. qui se déclarerait pour l'« ancienne orientation ». Alors, de quoi s'agit-il ? Et pourquoi tout ce bruit ? Il s'agit de ce que Trotsky fait usage du mot de « démocratie » dans un but stratégique. Il veut détruire les vieux cadres et « amener » la politique du C. C. au point de vue *subjectif*, s'il ne considère que ses buts, Trotsky a absolument raison. Le Parti n'admettra pas que l'on « corrige » la ligne fondamentale qui fut tracée par Lénine.

Trotsky, et avec lui toute l'opposition, fait volontiers ressortir que ce sont eux qui, les premiers, ont parlé de démocratie dans le parti, en s'attirant par là la colère de la bureaucratie enragée. Le prétendre, c'est déformer la vérité. Le Bureau politique, dès septembre, avant que l'opposition eût entrepris la moindre action, s'était déclaré pour la nouvelle orientation. La session plénière du Comité Central et de la Commission Centrale de Contrôle, en octobre, approuva cette décision du Bureau Politique du C. C. C'est sur les bases de cette décision que fut élaborée la résolution adoptée à l'unanimité par le C. C.

Voilà des vérités que certains, évidemment pour des raisons stratégiques similaires, tentent, dissimulés et déformés avec le plus grand soin, car il faut présenter les choses comme si l'« opposition », portant la couronne d'épines des martyrs, souffrait pour la « démocratie ».

Or, la démocratie n'est, pour Trotsky et toute l'« opposition », qu'un moyen d'atteindre les « vieux cadres ». De là des phrases, comme : « l'offensive de l'appareil », « il ne faut pas mettre de jeune vin dans une vieille outre », « la démocratie, c'est la méfiance organisée », etc. Il est très intéressant de rappeler à cet égard l'attitude des alliés actuels des camarades Trotsky et Préobrajensky au X<sup>e</sup> Congrès. Voici, par exemple, comment le camarade Raphaël avait apprécié l'activité des camarades Krestinski, Sibiriakov et Préobrajensky, alors secrétaires du C. C., à présent membres de l'« opposition » :

« Dès le lendemain du IX<sup>e</sup> Congrès de notre parti, le C. C. inaugura une politique qui imposait une obéissance passive à la masse des adhérents. Cette politique comportait l'obéissance passive pour les adhérents, cette politique de « tséktranisme » (1), ou de dégénérescence bureaucratique consistait en ce que... etc. » (Procès-verbal du Congrès, page 52). Il s'ensuit que l'opposition, y compris Trotsky, a également des fra-

(1) Abréviation en russe du Comité Central de la Fédération des transports, organisation syndicale où l'influence de Trotsky était à cette époque prédominante, et connue par sa centralisation très vigoureuse. Les représentants de l'opposition

ditions de bureaucratisme. Lénine, visant spécialement les camarades Krestinski et Trotsky, au X<sup>e</sup> Congrès, les en accusa.

Comme, selon les lois cosmiques, le mois de septembre précède le mois d'octobre, Trotsky se trompe au plus haut point lorsqu'il s'attribue à lui seul le droit de se réclamer de la démocratie. Le C. C. a adopté à l'unanimité la résolution qu'on connaît sur la « nouvelle orientation ». C'est sur les bases de cette résolution que se poursuit une discussion des plus larges et qu'il sera procédé aux nouvelles élections dans le parti. Tout le monde le sait. Le C. C. défend dans cette discussion, comme c'est son devoir de Comité Central d'un parti bolchevik, un point de vue nettement défini. Le C. C. s'obstinera avec fermeté à poursuivre la réalisation de la démocratie dans le parti, car il sait aussi bien que les autres, qu'il ne saurait accomplir les devoirs qui lui incombent dans l'état actuel de développement du parti, que grâce à l'élévation du niveau et de l'activité politique de la masse des adhérents.

Dans de telles conditions, le monopole de la démocratie que se donnent Trotsky et l'opposition n'est qu'une manœuvre qui gagne surtout du relief par les accusations injustifiées et frivoles de Trotsky contre le C. C. Ce n'est pas ce qui affermera l'unité du Parti. Au contraire, les moyens tels que ceux de l'opposition ne sont bons que pour disjoindre avec ou sans intention nos rangs.

Il me paraît intéressant de rappeler le fait suivant : Après l'adoption du projet de résolution du Bureau politique, le Secrétariat du C. C. adressa aux fédérations et sections une circulaire qui fut publiée dans la Pravda, d'après laquelle les organisations étaient tenues de sauvegarder la liberté de discussion. La Pravda publia également une circulaire de la Commission Centrale de Contrôle, laquelle menaçait de sanction quiconque essaierait d'entraver la marche régulière et libre de la discussion. Ces circulaires, l'opposition les fait complètement. Pour quelle raison ? Cruelle énigme !

(A suivre.)

PRAVDA.

# L'Opinion des Militants

## Un problème international :

### Le « cours nouveau » russe

La situation du Parti russe intéresse au plus haut point le Parti français, dans son ensemble, bien que celui-ci ait manifesté trop souvent son indifférence presque complète à l'égard des partis frères. Mais il semble bien que la persévérance avec laquelle notre camarade Souvarine a soulevé la question ait réussi à tirer le Parti de sa léthargie intellectuelle.

De tous les articles parus dans le B. C., il est difficile pour un militant actif, pris par les multiples tâches communistes, de se former une opinion nette et précise. Notre camarade Souvarine évolue avec aisance au milieu des questions qu'il connaît et qu'il suit depuis leur naissance. Toutefois, il eût peut-être été préférable, si cela eût été possible, de présenter, d'abord, un résumé objectif de la situation. Tandis que les articles multiples du B. C., pour si intéressants qu'ils soient, présentent une grande diversité, ne forment pas un tout continu et pour certains évoquent des questions tout à fait différentes de la question fondamentale.

Notre camarade Souvarine a d'ailleurs senti la nécessité d'un exposé quelque peu schématique, et son article du B. C. (n° 6) nous le fournit dans ses grandes lignes.

La question est, à la vérité, fort complexe, et il faut beaucoup de bonne volonté, de clairvoyance et de compétence, pour se faire une opinion si modeste soit-elle.

Aussi ne parlerai-je pas ici en partisan, mais chercherai-je simplement à dégager quelques points qui me paraissent primordiaux, heureux si ces points appellent des controverses et des discussions utiles. Aussi bien, le problème est-il posé maintenant dans toute l'Internationale. Il s'agit d'ailleurs, à mon avis, d'un problème non russe, mais international.

\*  
\*  
\*

A première vue, et le « tempérament français », si cher à nos résistants aidant, il semble que l'on soit tenté de dire : l'opposition (et Trotsky

avec elle) a raison. La démocratie ouvrière, voilà une formule qui plait au fond à l'esprit français sur lequel la démocratie bourgeoise, bien que mythique, a gravé ses sophismes.

Il faut toutefois, avant de s'engager sur cette pente, réfléchir à ceci :

— Comment est composé le Parti russe ?

Une chose étonnante est qu'il ne comprenne qu'environ 50.000 ouvriers travaillant à l'usine sur 350.000 adhérents. Les autres adhérents sont des soldats, des étudiants, des fonctionnaires socialistes ou communistes ou des administrations économiques. Le fait que 50.000 ouvriers seulement sont dans le Parti russe est de première importance pour un parti qui ne peut être que prolétarien. C'est un danger qu'il faut combattre.

Au point de vue ancienneté (car là l'ancienneté est une référence, ce qui n'est pas toujours le cas dans un parti venu du réformisme social-démocrate et électoraliste), il y a une poignée de camarades ayant adhéré avant la première révolution de 1905, quelques milliers avant celle de 1917. C'est la vieille garde. Les autres adhérents sont des communistes entrés au Parti depuis les luttes révolutionnaires ou pendant la révolution. Ils sont de beaucoup les plus nombreux.

Or, une tendance aurait l'intention de rajeunir les cadres du Parti, de changer l'appareil, de démocratiser, en un mot de liquider la vieille garde et d'adoucir la discipline rigide, pour faire place à plus de souplesse, et mettre en selle les nouveaux communistes, ceux d'après la révolution, dont la plupart n'ont pas été à la dure école de l'action illégale et de la préparation révolutionnaire.

La majorité a pensé que ce serait un grave danger. Cette ventilation n'apporterait-elle aucun changement dans la politique du Parti russe ? La nouvelle génération de communistes qui n'a pas connu les dures heures de la révolution et de la pré-révolution, qui a vécu et s'est formée dans la période indispensable, mais pleine d'embûches, de la Nep et des concessions, suivrait-elle bien la ligne bolchevique tracée par l'ancienne fraction à la tête de laquelle se trouvait le grand Lénine ? Ne tendrait-elle pas à s'installer dans la situa-

tion nouvelle, à s'adapter aux circonstances présentes, qui ne doivent être que passagères ? Un néo-révisionnisme ne surgirait-il pas ?

Voilà les questions que l'on peut se poser.

\*  
\*\*

Si cela se réalisait, ne serait-ce pas toute la ligne de l'Internationale qui serait modifiée ? Dans l'intention louable de soutenir le Gouvernement des Soviets, obligé de manœuvrer, de reculer, de composer, en raison des difficultés intérieures issues du retard de la Révolution mondiale, et surtout aggravées depuis Chemnitz, ne se manifesterait-il pas une tendance à modifier dans un sens plus opportuniste, la ligne tactique de toute l'Internationale ?

Ce serait une grave erreur. Le Parti bolchevik existait à une époque où aucun gouvernement prolétarien n'avait vu le jour. Entre 1905 et 1917, il luttait, se développait dans des conditions objectives beaucoup plus sombres que celles d'aujourd'hui, si l'on considère qu'en dépit des avancées et des reculs du prolétariat, la situation générale est bien plus révolutionnaire en 1924 que dans n'importe laquelle des années comprises entre 1905 et 1917, les années de guerre y compris.

L'Etat russe devrait-il reculer encore, par suite de l'ajournement lointain — qui reste à démontrer — de toute révolution ouvrière ? Je pense que la ligne de l'Internationale ne devrait pas varier d'un iota. La tactique bolchevique serait toujours bonne, même avec un état prolétarien en pleine retraite politique et économique, même sans aucun Etat prolétarien du tout. Les conditions finales de l'arrivée à maturité de la révolution prolétarienne n'auraient pas disparu, elles n'auraient fait que reculer pour revenir. La tâche des communistes serait toujours de conserver intacte la flamme du léninisme, de se préparer et d'activer le retour des conditions indispensables au développement de la révolution.

Si donc, comme je crois l'apercevoir, la conséquence lointaine de la démocratie sous la forme proposée par l'opposition était une révision des thèses et tactiques bolchevistes, je pense qu'il serait du devoir du Parti de briser cette opposition dangereuse, qui mettrait en péril l'unité du Parti, car la ligne sur laquelle elle s'engagerait irait sans cesse divergeant d'avec la ligne communiste.

Ne nous laissons pas prendre dans de tels problèmes, aux noms qui font tête de liste. Trotsky est un grand artisan de la révolution. Ce qui ne signifie pas du tout qu'il ne puisse se tromper et que nous devions le suivre dans ses erreurs possibles.

En résumé et pour en finir sur ce point, je pense que le moment de la démocratie ouvrière n'est pas venu pour la Russie, en pleine période de lutte sur le terrain économique. Les gens de la *Nep* et les capitalistes dépossédés n'attendent qu'un fléchissement de l'armature soviétique. Victorieuse sur le terrain militaire par une dictature ferme des bolcheviks, la Russie doit vaincre aussi sur le terrain économique, non moins dangereux, par la même dictature de fer.

On reparlera de démocratie après la victoire.

**SOUZY.**

N. D. L. R. — *Le camarade Souzy commence son article en disant qu'« il eût peut-être été préférable de présenter un résumé*

*objectif de la situation ».* Nous sommes convaincu de l'avoir fait. Il n'y a qu'à relire nos articles pour le constater. Nous avons approuvé les résolutions du Comité Central, atténué les critiques de l'opposition à l'égard du C. C. et de même les critiques du C. C. à l'égard de l'opposition. Mais peut-être l'objectivité n'est-elle pas de ce monde ?

*Ce que nous n'avons pas fait, et qu'on ne doit pas attendre de nous, c'est approuver la polémique au vitriol dirigée injustement par certains représentants du C. C. contre l'opposition. Et cela, nous le disons tout net, nous n'y souscrivons jamais.*

*Mais voyons les observations de Souzy.*

*Celui-ci parle de « l'opposition » en ajoutant « et Trotsky avec elle » comme s'il existait une opposition. Nous avons déjà expliqué que cela n'est pas, et qu'il y a une grande variété de courants d'opposition dont certains s'opposent radicalement entre eux.*

*Par conséquent, tout ce qui est édifié sur cette idée d'une opposition, par Souzy, s'écroule.*

*Souzy dit ensuite qu'« une tendance aurait l'intention de rajeunir les cadres, etc. ».* C'est tout à fait inexact car la résolution sur la démocratie ouvrière dans le Parti, publiée ici, a été votée par le Comité Central unanime.

*Le différend avec certains membres de l'opposition a porté sur la manière d'appliquer la résolution, la rapidité, les garanties, etc. Sur le fond, l'accord est général, et c'est Zinoviev lui-même qui a pris l'initiative de préconiser la démocratisation du Parti.*

*Le postulat de Souzy étant arbitraire, ses déductions ne le sont pas moins. Il n'a pas été question de substituer une génération à une autre, ni de réviser le bolchevisme. Et quand on parle d'élection des fonctionnaires du Parti (c'est la résolution du C. C. qui en parle), cela ne signifie nullement la non-réélection de la « vieille garde ».*

*L'imagination de Souzy crée donc des problèmes qui ne se posent pas... Ceux qui se posent sont pourtant assez difficiles pour qu'on s'abstienne d'en concevoir d'autres.*

*Les hypothèses de Souzy sur une modification éventuelle de la ligne de l'Internationale sont absolument gratuites. Nous ne connaissons personne qui propose cette modification, et si quelqu'un se présentait dans ce but, il nous trouverait pour discuter avec lui. Mais à quoi bon partir en guerre contre des nuées ?*

*Souzy conclut en disant que « le moment de la démocratie ouvrière n'est pas venu pour la Russie ». Il s'agit, nous le répétons pour la centième fois, de la démocratie ouvrière dans le Parti. Souzy demande-t-il l'abrogation de la résolution du C. C. décidant la réalisation de la démocratie ouvrière ? Si c'est cela, on aimerait le savoir et l'on comprendrait mieux. La résolution du C. C. est-elle bonne, oui ou non ? Il n'y a pas d'autre ques-*

tion. Si elle est bonne, qu'on l'applique. Si elle est mauvaise, qu'on l'annule. Que propose Souzy ?

Quant à l'appréciation de Souzy sur Trotsky, elle est bien superflue. Ni Trotsky, ni personne ne peut prétendre à l'omniscience. Lénine a plus d'une fois reconnu s'être trompé. Et si Trotsky est faillible, cela est d'autant plus vrai de ceux qui ne sont pas Trotsky. N'est-ce pas, camarade ? — B. S.

\*  
\*\*

Ollivier, qui est têtue (c'est une qualité) insiste pour la transformation du Bulletin. Donnons d'abord sa nouvelle lettre :

Permetts-moi de revenir à la charge. Pour créer une Revue, il faut, dis-tu, un groupe de camarades plus ou moins spécialisés chargés de faire un travail systématique, continu. Les camarades sont là, mais il est impossible de les distraire de leurs occupations actuelles.

Je suis persuadé, quant à moi, qu'il y a dans le Parti bien d'autres camarades que ceux que tu as nommés capables d'apporter leur collaboration à une revue communiste. Le tout, c'est de les faire travailler.

D'autre part, s'il est impossible de distraire les camarades dont tu donnes les noms de leurs occupations actuelles, il est possible de leur demander des études sur des sujets d'actualité, selon un plan à élaborer, et à les publier selon une certaine méthode. La rédaction actuelle du Bulletin y suffirait. Il est vraiment trop facile de remplir le Bulletin avec des traductions.

Tu dis que si le Bulletin consacre tant de place aux questions russes, c'est qu'elles sont d'actualité. Je t'en demande pardon, mais il me semble que, pour les militants français, qui travaillent en France, les questions de la politique fiscale du Bloc national, la situation économique et financière de la France, le programme du Bloc des gauches, l'activité des différents partis politiques en France, le mouvement de grèves, etc., ont un caractère d'actualité plus grand que les discussions dans le Parti Russe, quelle qu'en soit l'intérêt. Et cependant le Bulletin Communiste ne dit pas un mot de toutes ces questions. Crois-moi, il y a là une lacune grave.

Ma dernière lettre contenait une proposition pratique : reconstituer le Comité d'Etudes Communistes, auquel on donnerait à étudier un certain nombre de questions, suivant un plan déterminé, et qu'on chargerait de faire des rapports sur ces questions, rapports que publierait le Bulletin Communiste. Les militants auraient ainsi la possibilité de se documenter sur les principales questions à l'ordre du jour. Et la direction du Parti elle-même ne pourrait qu'y gagner.

Ce serait faire au Parti une injure imméritée que de croire que de telles études n'intéresseraient que deux douzaines de militants. Voudrais-tu demander aux camarades ce qu'ils en pensent, comme tu as fait pour les questions russes ?

Outre la presse quotidienne, qui tire à quinze millions d'exemplaires, la bourgeoisie dispose d'une foule de publications périodiques — politiques, économiques, scientifiques, littéraires, etc

— dont l'énumération prendrait plus d'une page du Bulletin. Qu'avons-nous à opposer à cette production ? Quelques articles du Bulletin Communiste et de Clarté. Ce n'est pas suffisant. Il faut armer nos militants pour la lutte idéologique contre la bourgeoisie. Et, pour cela, il faut les documenter.

Nous ne demandons pas mieux que de poser la question aux lecteurs. Voilà qui est fait. Mais sans attendre les réponses, nous pouvons éclaircir notre discussion.

Nous n'avons jamais dit que les sujets signalés par Ollivier seraient déplacés dans le Bulletin. Au contraire ! Nous essayons par tous nos moyens de susciter des collaborations françaises sur les thèmes évoqués ; mais les résultats, vous les voyez dans le Bulletin, où nous publions tout ce qu'on nous envoie de bon (de bon, car le Bulletin n'est pas un dépôt, et l'un des principaux accessoires de notre salle de rédaction est la corbeille aux papiers).

Il ne suffit pas de dire : il y a dans le Parti bien d'autres camarades capables, etc. Qu'on nous les désigne. Pour notre part, nous n'avons rien négligé pour en trouver de tels et les résultats de nos recherches sont maigres. Il y a certainement dans nos rangs des camarades susceptibles de devenir des collaborateurs intéressants, mais que fait le Parti pour les mettre à la tâche ? Rien. Ce n'est pas à nous personnellement de suffire à tout.

Bien des camarades nous reprochent de donner « trop de choses russes ». Mais il en est d'autres, que la bonne foi n'étouffe pas, qui nous accusent de n'en pas donner assez ! Qui nous taxent même de bien d'autres crimes ! On ne peut contenter tout le monde et son père.

Si l'on veut que nous fassions la Revue, nous y sommes prêt. Mais que le Parti nous laisse la possibilité et nous donne les moyens de la faire. Nous ne pouvons nous occuper à la fois du Comité Directeur, du Bureau Politique, de l'Humanité, du Bulletin, des Editions, et de bien d'autres choses encore... sans compter le reste... Les forces d'un homme ont des limites, et les nôtres sont presque à bout. Et les réclamations pleuvent de tous côtés ! Et l'on proteste, et l'on accuse, et l'on harcèle, et l'on diffame, et l'on sabote, et l'on empêche de travailler ! Et dire qu'il y a des imbéciles qui croient sincèrement qu'un militant chargé de responsabilités est un « profiteur » ! Qui veut « profiter avec » à notre place ? Vite, vite ! Le plus tôt sera le mieux.

Conclusion : le Congrès de Lyon a voté sur la transformation du Bulletin une résolution qui, comme tant d'autres, reste lettre morte. Nous sommes tout disposé à quitter le Bureau Politique et la rédaction de l'Humanité pour nous consacrer à la Revue, ce qui est notre vœu le plus cher. Il ne reste plus qu'à le décider.

# NOS CRIMES

Le *Bulletin Communiste* a publié, sur les discussions intérieures du Parti Communiste russe, une série d'articles et de documents puisés dans la *Pravda*, qui en a donné cent fois plus.

En commençant cette publication, nous avons averti le Bureau Politique pour qu'il la suive de près et même nous avons consulté nos lecteurs à plusieurs reprises pour savoir si la question présentait pour eux de l'intérêt.

En ces sortes d'affaires, il est inévitable que celui qui prend une initiative et fait un travail sérieux reçoive des coups des deux côtés ; il n'y a que ceux qui ne font rien qui sont au-dessus (ou au-dessous) de tout reproche. Tout cela importerait peu s'il ne se trouvait tout à coup des gens, à la recherche d'un conflit dont ils espèrent tirer un profit politique ou autre, pour s'emparer de notre publication comme d'un prétexte et tenter de susciter artificiellement une discorde, profitable seulement à la bourgeoisie.

Or, nous voici en présence d'un tel fait. De soi-disant camarades ont fait voter dans une section une motion de blâme au *Bulletin*, c'est-à-dire à son Directeur. Chacun sait que le *Bulletin* a bon dos et qu'à toute tentative de mauvais coup dans le Parti, c'est le *Bulletin* qui est traîné aux gémonies.

Nous répondrons tranquillement aux agresseurs d'aujourd'hui en publiant le relevé des articles et documents de nos camarades russes reproduits ici :

## TEXTES DE LA MAJORITE

<i>L'organisation du Parti bolchevik</i> (Résolution du Comité Central) .....	N° 51
<i>Que faire et que ne pas faire ?</i> par L. KAMENEV .....	N° 1
<i>Sur les fractions dans le Parti</i> , par KALININE .....	N° 1
<i>Des groupements dans le Parti</i> , par KRYLENKO .....	N° 1
<i>« Vieux » et « Jeunes » dans notre Parti</i> (PRAVDA, éditorial) .....	N° 1
<i>Propositions pratiques pour le XIII<sup>e</sup> Congrès</i> , par ZINOVIEV .....	N° 1
<i>Une fraction « bruyante »</i> , par G. SAFAROV .....	N° 1
<i>Du troisième participant à la discussion</i> , par N. KOPYLOV .....	N° 1
<i>Sur une ancienne « habitude »</i> , par VARDINE .....	N° 1
<i>Quelques objections à Préobrajensky</i> , par DOUKELSKY .....	N° 1
<i>Un quatrième à la discussion</i> , par IVANOV .....	N° 1
<i>De l'enseignement communiste</i> , par SERGUÉIEV .....	N° 1
<i>Résolution sur la politique économique</i> (votée par le Comité Central) .....	N° 3
<i>Les vieux et les Jeunes</i> , par LOZOVSKY .....	N° 4
<i>Plus près de la classe ouvrière</i> , par KROUPSKAIA .....	N° 4
<i>Le Parti et la Démocratie ouvrière</i> , par KAMENEV .....	N° 5
<i>Les tâches du Parti</i> , par STALINE .....	N° 5
<i>Le Parti et la Démocratie ouvrière</i> , par ZINOVIEV .....	N° 6
<i>Rapport sur la situation internationale</i> , par ZINOVIEV .....	N° 8
<i>Les résultats de la nouvelle politique économique</i> , par RYKOV .....	N° 8
<i>Les limites de la démocratie ouvrière</i> , par ZINOVIEV .....	N° 8
<i>Résolution de la XIII<sup>e</sup> Conférence</i> .....	N° 9

## TEXTES DE LA MINORITE

<i>Lettre de L. Trotsky</i> .....	N° 52
<i>Groupements et fractions</i> , par L. TROTSKY .....	N° 3
<i>La question des générations du Parti</i> , par L. TROTSKY .....	N° 4
<i>La composition sociale du Parti</i> , par TROTSKY .....	N° 6
<i>Projet de résolution</i> , par OSSINSKY .....	N° 8

Deux articles de Trotsky n'en formaient qu'un dans la *Pravda* ; nous l'avons coupé en deux, pour laisser le lecteur reprendre haleine... A noter que plusieurs textes de la majorité, sont longs de cinq à dix pages (et en 7 romain !) ce qui nous vaut des plaintes des lecteurs. (Une « lettre » d'un conciliateur, Bogouslavsky, n'est pas classable).

Nous n'avons rien donné ni de Préobrajensky, ni de Saprionov, ni de Raphaël, ni de Sérébriakov, ni de Radek, ni de Piatakov, ni de Stoukov, ni de Chliapnikov... Seulement notre analyse paisible de leurs idées.

Qu'il se trouve des gens pour raconter après cela que le *Bulletin* favorise l'opposition par le choix des textes et la « présentation », cela prouve seulement combien il est rare de rencontrer des contradicteurs honnêtes.

Au lieu de s'en prendre à notre propre texte, qui est imprimé, noir sur blanc, et qui reste, on préfère mentir et dénigrer.

Il faut souligner aussi que le *Bulletin* s'est mis d'accord avec la *Correspondance Internationale* pour le partage des traductions, ce que n'ignorent pas les instigateurs de la campagne de diffamation contre nous.

Nous avons annoncé, il y a trois semaines, la publication de la réponse de la *Pravda* à Trotsky, et de celle de Zinoviev au même (il s'agit d'un rapport à l'Exécutif). Ces deux documents tiendront environ quinze pages chacun, et nous serons obligés de les couper en trois (nous commencerons cette semaine). Nous ne pouvions tout de même pas les publier avant traduction, ni avant les textes déjà traduits.

Il faut remarquer encore que deux numéros du *Bulletin* ont paru sans matériel sur la question russe, pour de simples raisons pratiques, et que nous avons de ce fait un retard inévitable sur la *C.I.*

Enfin, pour comble, nous publions depuis quatre mois le *Bulletin* sur un format au-dessus de la norme, ce à quoi ne nous obligeait que la conscience du devoir à remplir. Il nous aurait suffi de continuer la parution ordinaire à 16 pages pour n'avoir à donner les textes russes qu'au compte-gouttes.

Tout cela n'est rien pour qui veut déblâter à tout prix. Mais répétons-le : le *Bulletin* n'est pas né d'hier et l'on sait qu'il en faut beaucoup plus pour l'intimider.

Et nous faisons d'autant plus la nique aux saboteurs acharnés à démolir la Direction actuelle du *Bulletin* que s'ils parvenaient à leurs fins, c'est encore nous qui leur dirions merci...

Voilà encore une chose qu'ils ne sont pas près de comprendre.

On se lasse de tout, même de discuter avec des partenaires sois ou malhonnêtes. — B. S.

# A la veille de la Révolution (\*)

## En Angleterre

Pendant la guerre, les communications entre la Norvège et l'Angleterre s'effectuaient par Bergen et Newcastle. Les bateaux risquant à chaque instant de tomber sur une mine ou de rencontrer un sous-marin ou un navire de guerre allemand, les armateurs en avaient profité pour élever considérablement le prix de la traversée et réalisaient des bénéfices fabuleux.

La ligne de Christiania à Bergen est une des plus belles de l'Europe septentrionale. Contournant des pics, traversant des gorges, longeant des lacs cristallins ou de profonds ravins, tantôt elle s'enfonce sous terre et tantôt escalade des monts recouverts d'une neige éternelle. Paysage merveilleux ! Des milliers de touristes viennent chaque année lui payer leur tribut d'admiration.

La petite ville de Bergen est située au pied de hautes montagnes sur le rivage du fiord du même nom. Malgré la guerre, le port était très animé. Les Anglais contrôlaient rigoureusement tous les départs de bateaux.

Les transports maritimes étaient assurés par quelques navires assez inconfortables, d'un déplacement maximum de 2.000 tonnes. Avant de s'embarquer, les passagers devaient, munis d'un passeport en bonne et due forme et déjà visé, se présenter personnellement à des délégués anglais qui les soumettaient à un interrogatoire serré et, selon les cas, leur délivraient ou leur refusaient le laissez-passer pour le bateau. Je fus assez heureux pour ne pas exciter leurs soupçons et je m'embarquai pour l'Angleterre.

Le départ ainsi que l'arrivée des bateaux étaient tenus secrets. En vue des côtes d'Angleterre, il était interdit aux passagers de monter sur le pont. L'embouchure du Tyne était minée et, tout le long du fleuve, les passagers devaient rester dans leurs cabines. Après 40 heures de traversée, le bateau jeta l'ancre à Newcastle. Là, nouvel examen des passeports et visite des bagages, après quoi on put débarquer. Je me rendis à la gare où, après avoir erré par d'innombrables escaliers et couloirs, je trouvai enfin le train de Londres qui, quelques minutes plus tard, sans l'affairement, le vacarme effroyable, les coups de sonnette multiples habituels dans notre pays, se mit tranquillement en marche. Il n'y avait que des wagons de première et de troisième classe, tous confortables et pratiques. Chaque compartiment avait une porte donnant sur le quai. (1) Le train glissait silencieusement, sans cahots aucuns, sur une voie idéale où le danger de déraillement est réduit au minimum. Partout, de la propreté, de l'ordre, du confort. Quelques heures plus tard, j'étais à Londres.

J'avais déjà, avant la guerre, fait plusieurs séjours dans la vieille capitale brumeuse et enfumée de la Grande-Bretagne où j'avais travaillé notamment au parc d'aviation. Rien dans les rues ne faisait encore sentir la guerre, sauf la circulation inusitée des militaires et, pendant la nuit, la faiblesse de l'éclairage : par crainte des zeppelins, les réverbères

avaient été coiffés d'abat-jour ou étaient colorés et ne donnaient qu'une lumière diffuse.

J'allai trouver un de mes anciens amis, le « père » Harrison (Litvinov). Grâce à son concours et aux indications d'un vieil émigré, je parvins à dénicher un logement et me mis immédiatement à la recherche d'un travail. A cet effet, j'achetai chaque matin le *Daily Chronicle* où il y avait une rubrique spéciale pour la demande de main-d'œuvre. J'envoyai également une carte postale à mon ancienne place à Hendon. Etant tombé sur une annonce où l'on réclamait des tourneurs dans une usine d'automobiles de Wembley, j'allai m'y présenter. Le gérant, un Suisse parlant le français, m'accepta immédiatement et, le lendemain, je me mis au travail. Après avoir éprouvé mes capacités, on m'affecta à la première catégorie des tourneurs à raison de un shilling l'heure.

Au début, je retournai chaque soir coucher chez moi à Londres, mais cela me prenait journalièrement deux heures. Aussi m'établis-je bientôt à Wembley même, où mes camarades avaient des chambres meublées avec pension complète pour 18 shillings par semaine. Nous travaillions 9 heures et demie par jour et 5 heures le samedi. La liberté était très grande. Les Anglais travaillaient sans se presser, mais abattaient beaucoup d'ouvrage et n'aimaient pas qu'on cherchât à faire de la vitesse. Dès les premiers jours, je fus avec eux en excellents rapports. Ils apprirent que j'étais révolutionnaire, ennemi de la guerre et souvent nous avions autour de nos machines des discussions peu compliquées, parfois avec l'aide d'un traducteur. La plupart étaient affiliés à l'*Amalgamated Society of Engineers*, c'est-à-dire à l'union des ouvriers mécaniciens. Il était extrêmement difficile aux étrangers de se faire admettre. Les dirigeants des trade-unions étaient des nationalistes forcenés et, quoique leurs organisations adhéraient formellement aux unions internationales, elles n'en suivaient guère les règles.

J'exhibai au représentant de l'*Amalgamated Society* mes cartes de syndiqué des autres pays où j'avais travaillé et lui demandai de m'inscrire parmi les membres de son organisation. Il se rendit au siège de cette dernière qui se trouvait à Cheeswick et, à son retour, me déclara que ma « connaissance du métier et des usages ouvriers » me donnant le droit d'entrer dans l'union, je devrais venir le samedi suivant à l'assemblée où aurait lieu ma réception définitive. Une semaine plus tard, je me rendis à Cheeswick. L'union occupait plusieurs pièces dans un des restaurants de la ville. Dans l'une d'elles, on conservait dans une malle spéciale les dossiers, registres, documents et papiers divers de l'organisation. Lorsque je pénétrai dans la petite salle affectée aux réunions, une cinquantaine de camarades, et parmi eux quelques ouvriers devant être reçus ce jour-là dans l'union, étaient assis, attendant l'ouverture de l'assemblée. La séance ouverte, le président annonça que de nouveaux camarades désiraient s'affilier à l'organisation. J'étais le premier candidat. Le représentant de notre atelier déclara que je connaissais parfaitement mon métier, les coutumes des ouvriers et que je me conformais aux dispositions de l'union sur le salaire minimum. Le président, ajouta

(\*) Voir les nos 52 (année 1923) et 2, 4, 6, 7 et 9 au *Bulletin*.

(1) Ce qui est tout à fait banal en France. Mais en Russie tous les wagons sont à couloir. — N. D. L. R

que j'avais été déjà durant plusieurs années membre de divers syndicats de France et d'Allemagne, mais que néanmoins je devais être mis au courant de mes nouvelles obligations. Après avoir rassemblé autour de la table tous les candidats, il déploya un petit papier et nous lut une instruction sur les droits et les devoirs des membres de l'Union. Cette introduction avec son caractère quelque peu mystérieux, rappelait les us et coutumes du compagnonnage, à l'époque où les ouvriers constituaient leurs unions secrètes contre les patrons.

La guerre avait suscité dans le *Parti Socialiste*, le *Parti Ouvrier Indépendant* et les trade-unions, les mêmes divergences de vues et les mêmes scissions que dans les organisations analogues des autres pays. Le leader de l'*Independent Labour Party*, Keir-Hardie, considéré en Russie comme un opportuniste, était un adversaire acharné du parti militaire anglais. Il mourut au début de la guerre à son poste de militant et ce fut une perte extrêmement sensible pour le mouvement anglais. Un autre leader, considéré en Russie comme le « seul marxiste » d'Angleterre, l'aristocrate Hyndman, était alors un nationaliste et un chauvin avéré. Quelques camarades russes qui avaient eu affaire à lui de 1905 à 1908 le représentaient comme un politicien équivoque. L'ingénieur Mertens, émigré en Angleterre, certifiait que Hyndman était actionnaire et membre de la direction d'une fabrique de mitrailleuses et de fusils, ce qui expliquait jusqu'à un certain point son bellicisme.

Le *Parti Indépendant* menait une propagande active contre la guerre. Dès le début, il avait lancé un « manifeste » dans lequel il exposait nettement sa position pacifiste et antimilitariste, mais ne montrait aux ouvriers aucune issue pratique à leur situation. Dans son hebdomadaire, le *Labour Leader*, il développa inlassablement les mots d'ordre pacifistes dirigés contre la guerre. En outre, il édita un grand nombre de livres, brochures et pamphlets dans lesquels il dévoilait la culpabilité du gouvernement britannique dans le conflit mondial. Parmi ces ouvrages, il convient de signaler particulièrement celui intitulé : *La diplomatie secrète*, où il mettait à jour toute une série de machinations anglo-françaises contre l'Allemagne. Aussi, la presse bourgeoise menait elle une campagne furieuse contre les Indépendants, qu'elle accusait d'être vendus aux Allemands. Le gouvernement interdit l'hebdomadaire, fit saisir les brochures, ferma l'imprimerie, mais les Indépendants n'en continuèrent pas moins leurs publications. Ils organisèrent également un grand nombre de réunions publiques, que la police ne cessa de saboter en envoyant des voyous et des espions pour y faire du tapage.

Le *Parti Socialiste Anglais* n'avait pas une action aussi brillante. Néanmoins, il publia un grand nombre de pamphlets et feuilles volantes contre le chauvinisme. Avec l'*Independent Labour Party*, il chercha par tous les moyens à organiser la liaison internationale.

Par l'intermédiaire de Litvinov, un des plus anciens émigrés, je fis la connaissance d'un membre du Parlement, le socialiste indépendant Anderson, qui me mit au courant de l'action parlementaire de son parti. Vivement intéressé par le mouvement révolutionnaire russe, il me demanda d'écrire un article ou une brochure pour y exposer la situation de notre pays.

Dans la question de la guerre, les syndiqués anglais, sous la conduite de leurs dirigeants, s'étaient

rangés du côté de leur gouvernement. La confédération des trade-unions publia un manifeste servile revêtu des signatures de la plupart des fédérations, mais où par bonheur pourtant ne figurait point le nom de l'*Amalgamated Society of Engineers*. Sans être aussi nationalistes que la majorité des autres corporations, les métallurgistes étaient néanmoins politiquement très arriérés. Lorsque, le lendemain du 1<sup>er</sup> Mai, pendant lequel j'avais chômé, je vins à l'atelier; plusieurs de mes compagnons me demandèrent si je n'avais pas été malade la veille. Je leur expliquai que je n'avais pas travaillé à l'occasion du 1<sup>er</sup> Mai. Quelques jeunes ouvriers ne purent cacher leur étonnement et me demandèrent pourquoi je fetai ce jour là plutôt qu'un autre. Et dire que de tels ouvriers vivent et travaillent au cœur même du mouvement ouvrier, à Londres !

A. CHLIAPNIKOV.

## RECTIFICATION

*Nous ne savons comment une erreur s'est glissée, et même installée plusieurs semaines, dans la manchette de notre Bulletin. Au n° 50, de l'an dernier, il est inscrit « Cinquième année », alors que c'est « Quatrième » qu'il faut lire. L'erreur se répète pour les n° 51 et 52. Elle se renouvelle sur les n° 1, 2, 3, 4, 5 et 6 de cette année-ci, avec l'inscription « Sixième année » au lieu de « Cinquième ». Nous avons rectifié à partir du n° 7, en rétablissant « Cinquième année ».*

*Nous prions les collectionneurs de faire immédiatement eux-mêmes des corrections à la plume, pour éviter des confusions plus tard quand on se référera à certains numéros.*

# Bulletin Communiste

Organe du Parti Communiste (S. F. I. C.)

Le numéro : 50 centimes

### ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois .....	7 "	8 "
6 mois .....	13 "	14 "
12 mois .....	26 "	28 "

Nos camarades sont priés d'adresser :  
1° Toute la correspondance ayant trait à l'administration (abonnements, commandes, réclamations, etc.), à l'administration de l'Humanité, 142, rue Montmartre ;

2° Tout ce qui concerne la rédaction du Bulletin Communiste au camarade Souvarine, même adresse.

Le Gérant : VANDEPUTTE.



TRAVAIL EXÉCUTÉ  
PAR DES OUVRIERS SYNDIQUÉS

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON  
123, rue Montmartre, 123, Paris (2<sup>e</sup>)  
Georges Dangon, imprimeur.